N° 12 — MARS 1902

REVUE COSMIQUE

DOUZIÈME ENTRETIEN

Chi et Mahuaiel étaient les derniers descendants immédiats de Kahi, le Grand Ancêtre, formé par Brah Elohim pour ordonner et régir l'empire des Sphères. Après qu'ils eurent quitté la terre, les hommes n'eurent plus pour les gouverner que les quatre formations de Chi ou les descendants des races évoluantes. L'Europe, comme on l'a vu dans le dernier entretien, avait été confiée à *Aun*, formation de Barashino ; l'Amérique à *Haïche* l'évoluée, unie à *Nfa* ; l'Afrique, et spécialement l'Egypte à *Nimred*, leur descendant ; quant à l'Asie, elle était attribuée aux formations de Chi ; *Fohi, Bara, Brahma* et *Oannès* encore tout nouveaux dans le grand rôle qui leur était confié.

La connaissance du passé, nécessaire pour guider l'Humanité dans sa mission était tombée déjà à l'état d'une tradition qui n'était pas conservée sans peine. Le soin de la préserver et de poursuivre l'œuvre sacrée de Kahi et des siens, revenait dès lors, spécialement aux trois chefs les plus anciens. Aun, Nfa et Nimred ; ils l'exerçaient par ces *Mages* que Nimred avait réunis d'abord autour de *Bal-Bel* (la porte du ciel) et qui se distribuèrent ensuite auprès de chacun des chefs d'empire.

Le premier souci de ces derniers fut d'achever l'union qu'ils tenaient à conserver entre eux, en y introduisant les



quatre formations de Chi : *Bara* fut confié à *Aun* ; *Fohi* à Nfa ; *Brahma* à *Nefdi* (une formation de Devo, rachetée par *Tipherès* et devenue son puissant auxiliaire) ; *Oannès* vint s'instruire auprès des Mages de Nimred.

L'Hostile ne pouvait manquer de profiter de cet état d'affaiblissement qui était en grande partie son œuvre. C'est à ce moment, en effet, qu'il réussit à faire une loi générale de la *Mort*, qui n'avait été pour lui qu'une victoire partielle sur les premiers grands ancêtres, et qui même avait été plus d'une fois subie volontairement par eux.

La Tradition Cosmique nous a conservé, sur cet important sujet, le récit d'un sensitif qui met on ne peut mieux en relief le mobile et l'effet de cette œuvre terrible. Sous la direction d'*Agel*, le Mage principal, *Haoua*, Mage dont le nom indique la faculté de dominer les régions aériennes, assista à une délibération des chefs Hostiles et en fit au collège sacré, auquel étaient réunis les trois grands chefs des Empires, un récit dont voici quelques extraits :

Un chef hostile, supérieur à Devo lui-même, instruit ses subordonnés de ce qu'il a décidé de tenter contre les Hommes : « Nous avons appris par expérience, leur dit-il, que la force qui est libérée des formations individuelles, après le refroidissement du sang, emporte avec soi, non seulement la mentalité, mais souvent aussi quelque chose des degrés psychique et nerveux dont la mentalité est revêtue (1). Dès que j'eus la preuve de ce fait, je séparai de cet ensemble le *degré nerveux*. C'est-à-dire ce qui, dans chaque molécule duelle, partage l'actif et le passif, et, en même temps, les maintient unis en cohésion.

« Il en est résulté un déséquilibre aussi complet qu'il peut l'être, sans être absolu. Cette matérialité divisée, toujours inquiète, parce qu'elle n'est jamais satisfaite, et qui est de la plus grande densité parmi les constituantes de

(1) Voir pour cette constitution humaine les pages 20, 328 et 514.



l'air, est soumise non plus à la loi naturelle de l'élasticité, mais à notre propre puissance. Elle forme dans l'air inférieur une couche mince (1), mais suffisante pour toucher la terre et atteindre, dans son athmosphère la limite où l'homme actuel trouve la sustentation de ses degrés mental, psychique, nerveux et nervo-physique. Enfin, j'ai acquis le pouvoir d'envelopper les êtres impressionnables de cette matérialité inquiète et divisée. »

Sur cet exposé, l'un des chefs réunis, Chatter, objecte l'insuffisance de ce premier artifice : « L'Homme, dit-il, est plus à craindre pour nous que les êtres collectifs de tous les états matériels plus raréfiés, à cause de sa grande perfection, de son endurance, de sa vitalité et de son sang-froid : — Je parle du Psycho-intellectuel, non de l'animal à forme humaine. La suppression de l'Homme est donc indispensable à la réalisation de notre désir qui est de posséder la terre. Aussi, chaque dessein conçu et exécuté par Devo a-t-il échoué en grande partie ; tout en nous procurant des avantages incontestables, il a fourni à l'Homme le moyen de se défendre ; il a considérablement accru son courage, son pouvoir d'endurance, ses connaissances pratiques et ses ressources :

« La division des sphères et sphéroïdes, la séparation de l'être de Kahi et de sa passive, la transition de l'un et de l'autre, celles de Sheth, de Shuge, de Mahuaiel, de Chi ; l'abandon de la terre par Kaheu et Abl pendant la reclassification de la matière, voilà tout ce qui passe pour le fruit de la politique habile de Devo. Eh bien ! qu'en est-il résulté ?

« Kaheu et Abl subsistent en une demeure si proche de la terre qu'elle en influence le mouvement, et qu'elle lui fournit sa lumière pendant l'obscurité (2). Kahi et Kahie

(1) Voir sur cette couche, la page 138.

(2) Il s'agit du rejet de Kaheu 1er, sur la lune, voir p. 134.

sont en sûreté au milieu même de nos armées, où rien ne peut les atteindre et où ils peuvent recevoir ceux qui ont subi la transition dans des circonstances favorables (1). En un mot, dans l'empire même de ceux qui cherchent la désintégration, il s'est formé un petit état où règne l'Homme fait à la similitude de Brah-Elohim.

« Sheth et Shuge ont refusé de quitter la terre et demeurent dans cet état intermédiaire entre notre empire et celui de la mentalité : Pour ce qui est de Chi non seulement il garde sa mentalité, mais il a réalisé son désir et sa volonté par les quatre *Emanations* auxquelles il a laissé son empire après leur avoir transmis sa puissance et son autorité, ainsi que l'avait fait *Brah Elohim* pour *Kahi* (2).

« Ainsi tout est contre nous ! nous sommes donc heureux de votre venue, car nous savons qu'un être plus grand que Devo est parmi nous. »

C'est alors que le Grand Chef Hostile rassure Chatter en exposant, en ces termes, ses nouveaux desseins :

« Oui, avant que nous remportions la victoire, la suppression de l'Homme actuel est essentielle. J'ai bien eu la pensée de le posséder au lieu de le supprimer, mais je comprends que la possession complète, à l'état d'homme parmi les hommes, est chose impossible, et le mélange est une abomination.

« Voici donc mon plan d'action :

« Retirer la vitalité à un grand nombre d'êtres individuels ; diviser les germes duels dont leurs états nerveux et nervo-physique sont composés, en séparant la passivité de l'activité, à la fois dans l'état nerveux et les *degrés* mental, psychique et nerveux, de *l'état* nervo-physique.

---

(1) Voir sur le palais de Kahi, sur son séjour et sur son rôle, les pages 217 et suivantes, et 541, 542.

(2) Le lecteur remarquera ce résumé qui fait ressortir non seulement l'impuissance de l'Hostile, mais son utilité même, et le jeu de la Loi cosmique qui fait naître le Bien universel du Mal lui même.



« Comprenez-vous bien pourquoi ?

L'un des quatre chefs principaux répondit :

« Ces molécules et ces atomes divisés qui vivent et se meuvent dans votre puissance peuvent y attendre la transition des êtres humains actifs et passifs ; puis, quand survient cette transition, leur passivité peut saisir et retenir l'activité du désintégré et leur activité sa passivité. Ainsi toute la matérialité propre à la réformation tombera sous votre puissance.

« Il y a plus, ajoute le Grand Chef ; cette couche d'atomes et de molécules divisés par violence, que je vais obtenir et tenir sous ma domination, influencera l'Homme, même pendant sa vie terrestre ; ces débris de formations individuelles prendront forme dans son aura, parce que l'activité cherche la passivité dans les auras des sensitifs humains. Les semi-êtres ainsi produits pourront, sinon conserver indéfiniment, du moins acquérir temporairement sur le degré matériel, une puissance suffisante pour remuer des objets, toucher les organes des sens chez ceux dont ils proviennent en partie, et de la force nerveuse, physique, psychique et mentale desquels ils se nourrissent.

« Cette couche, qui a la densité la plus grande des Constituantes de l'air couvrira la terre comme d'une nuée immense, et là, ses molécules inquiètes, chercheront sans cesse à prendre forme, avec tout l'ardent désir de vivre et de subsister qu'entretient la division de leur dualité. »

Et les quatre chefs s'écrièrent d'une seule voix : Voilà le gage de la victoire !

C'est à compter de ce temps que tous les Hommes furent assujettis à la Mort !

Mais l'Hostile ne se contenta point de cette arme nouvelle, il ne négligea rien non plus pour égarer l'intelligence des Mages restés seuls conducteurs des peuples. Dès que la Tradition nous montre ces Mages réunis pour s'instruire de leurs devoirs nouveaux, pour retenir les enseignements



des grands ancêtres et perfectionner les accomplissements qui s'appuient sur la haute science à eux transmise, elle nous fait voir aussi l'Hostile intervenant sous quelque forme pour troubler leurs décisions ou leur savoir. Et cette intervention finit, comme nous allons le voir, par transformer subtilement les premiers principes en erreur, que les traditions et les religions des divers peuples ont ensuite propagées jusqu'à nos jours.

C'est d'abord *Oannès* qui est attaqué dans le cours de son instruction par les Mages de Nimred. Au septième jour de la septième semaine, par une belle nuit étoilée, une ombre profonde s'abat auprès de lui et quantité de formes humaines en sortent pour l'entourer. Il ne faut pas moins que l'intervention du collège pour démasquer cette attaque ; *Agel,* le principal Mage vient au lieu de l'apparition accompagné des 12, des 24, des 48, des 60 et des 84 de son entourage, laissant la garde de la tour sacrée aux 4, aux 36 et aux 72, et Chatter, chef des hostiles présents, contraint d'expliquer sa tentative, répond à Agel :

« Devo n'est plus au milieu de nous, mais un plus grand que lui nous commande et c'est en son nom que nous voulons conférer avec Oannès, puis il ajoute, insidieusement : « Ce n'est pas, sans doute, dans le but de convaincre *Agel* que nous désirons cette conférence ; nous voulons que les sages de tous les pays nous entendent : Nos voies ne sont pas vos voies, ni vos pensées nos pensées, et *les peuples doivent forcément choisir entre nous* ».

Et le sage Agel, réunissant les *quatre* Mages qui avaient rang immédiatement après lui, se voit contraint de déclarer avec eux :

« Le nouvel enseignement de Devo et de ses émissaires va se répandre évidemment dans tous les pays, sans que personne puisse l'empêcher. Il nous semble donc bon et utile que les plus grands et, avec eux, tous ceux de bonne volonté se réunissent pour entendre les subtils raisonne-



ments de l'Hostile. Ainsi seulement nous serons à même de les réfuter avant que ces ennemis se glissent en forme d'hommes parmi les peuples, pour les surprendre. »

Agel s'adressant particulièrement à l'un des quatre ajouta : « Lire la pensée des hostiles, connaître leurs desseins, être au courant de leurs agissements, voilà ce qui nous est le plus utile, et puisque vous êtes instruit de leurs ruses par une longue et rude expérience, attirez à vous leur mentalité, sans vous exposer à leurs attaques. Quant à Oannès, il ne doit leur parler sous aucun prétexte. S'entretenir de parti pris avec les Hostiles est plus qu'inutile. Bien sage est le Chef qui garde le silence jusqu'à ce qu'il puisse parler avec des faits. »

Le Mage ainsi interpellé, *Haoua*, attira la mentalité des Hostiles ; il y eut échange de questions et de réponses, de raisonnement et d'argumentations qui furent enregistrés pour être dévoilés au moment convenable.

Mais cet échec ne découragea nullement l'Hostile ; un peu plus tard, nous assistons encore à une réunion des Mages assemblés pour disputer sur leurs doctrines et leurs applications : Agel, leur chef, reconnaît à ses réponses insidieuses sous l'apparence de l'un d'eux, la présence d'un puissant Hostile, qu'il expulse aussitôt énergiquement, après quoi il dit :

« Ecoutez, ô Mages, que ceux qui en ont la charge veillent scrupuleusement, et que rien ne leur échappe ; ne pensez pas que notre sécurité soit absolue parce que nous sommes groupés hiérarchiquement et que nous avons une force imposante. Celui-là est sage qui évalue trop haut la force de l'ennemi et trop bas celle des amis ; *Chatter* avait pris place parmi vous et vous ne vous en étiez pas aperçus ! »

Plus tard, enfin, nous arrivons à la scène importante de ce genre : Les quatre Mages principaux, d'*Oannès*, de *Nimred*, d'*Aun* et de *Nfa* (c'est-à-dire comme le conseil suprême de tous les collèges de Mages d'Asie, d'Egypte, d'Europe

et d'Amérique) ont été convoqués par Agel et sont réunis sous sa présidence et sous la garde de ceux qui en ont la charge, pour délibérer sur les moyens de parer aux dangers que l'institution de la Mort a créés parmi les Hommes. A peine sont-ils assemblés qu'une légère clarté violette apparaît au milieu d'eux, devient de plus en plus foncée, et s'anime d'un mouvement pulsatif. Au bout d'une demi-heure, il s'y forme un ovale violet de couleur sombre mais lumineux par lui-même, semblable à un œuf placé debout et traversé d'une ligne de lumière cramoisie. Tandis qu'ils observent, stupéfaits, cette forme, elle s'ouvre et ils en voient sortir un être semblable à *Devo*, mais à *Devo* embelli et glorifié. Il y a dans son port et dans l'expression de son visage tant de tristesse et aussi tant de majesté que tous gardent le silence. Alors l'apparition leur parle ainsi :

« Je me vois ici parmi les quatre plus sages des enfants des Hommes, et ils désirent savoir ce que je sais, car ils ont soif de connaissance, ce qui est leur droit, puisqu'ils sont les principaux Mages !

« *Haoua* est venu au milieu de nous et y est resté durant sept jours et sept nuits, mais il n'a pu satisfaire tout votre désir de savoir.

« *Chatter* qui, par deux fois, s'est introduit parmi vous, par surprise, a été désintégré de tous ses états d'être. Vous fiant à la puissance d'invisibilité d'*Aoual* qui le protégeait, vous avez pensé qu'*Haoua* ne serait pas découvert parmi nous ; or, c'est nous qui, depuis son entrée en notre réunion, l'avons voulu libre de regarder et d'écouter ; bien plus, nous lui avons procuré tout le repos qui lui était nécessaire pendant une extériosisation si prolongée et dans un milieu si antipathique.

« Voilà des faits qui parlent d'eux-mêmes ; vous savez par la désintégration de Chatter, vous voyez par le retour d'*Haoua* qu'il n'y a chez nous aucun antagonisme contre aucune formation vivante personnelle. Nous luttons, nous



souffrons pour une cause ; nous n'avons qu'un but, la *Victoire*, non la satisfaction d'inimitiés individuelles.

« Cependant, ce n'est point pour vous parler sur ce sujet que je suis venu parmi vous, mais à cause de votre désir ardent de *savoir, car ce désir est pour moi, comme une évocation.* »

Et sur l'assentiment d'Agel il ajoute :

« Ecoutez, ô Mages, les plus sages parmi les Sages, la connaissance n'est pas toujours la Sagesse ; vous pouvez arriver à un savoir qui transformera tellement l'horizon de votre intelligence, qui bouleversera tellement votre être que vous vous direz tristement : « En cherchant la connaissance, je manquais de sagesse ! »

« Le Summum de votre désir est de comprendre l'ORIGINE COSMIQUE ; vous sentez que je puis dire avant ceux-là même avec lesquels l'Homme actuel communique, J'ÉTAIS et JE SUIS. Voilà pourquoi votre force intellectuelle tourbillonne et voltige autour de mon intelligence comme les êtres ailés voltigent autour d'un fanal. La lumière brille pour tous ; elle n'est pas voilée, mais ne craignez-vous pas d'être éblouis par sa splendeur, et dévorés par la chaleur de son feu ?

— « Notre désir constant de connaissance, répond Agel, ne prouve-t-il pas que nous sommes en état de la recevoir ?

— « C'est seulement selon la mesure de notre intelligence que nous pouvons recevoir la connaissance, et de tout notre être nous désirons posséder la connaissance que vous possédez vous-même en ce qui concerne l'ORIGINE COSMIQUE.

— « Maintenant je m'en vais, dit le chef hostile, mais demain à cette heure, si vous persistez dans vos intentions, rappelez-moi et je reviendrai.

— « Par quel nom vous appellerons-nous ?

— « Qu'importe le nom ?

Et ils se dirent entre eux : « Il *sait*, nous l'appellerons donc *IARAF*.



La forme ovale se referma, la clarté violette s'évanouit et les quatre Mages se retrouvèrent seuls.

Le lendemain, sur leur appel, *Iaraf* se retrouvait au milieu d'eux, parlant d'une voix très douce :

« Il est reçu de vous que le NUCLEOLINUS voile l'IMPENSABLE, le seul Impénétrable.

« Il est reçu aussi que nous sommes à la septième reformation des matérialités classées, et que, dans le passé lointain, la Puissance formatrice, impénétrable et éternelle a reposé en passivité au milieu de la matière pénétrable et éternelle, qui était aussi en passivité.

« Maintenant les questions qui se posent principalement dans votre mentalité sont les suivantes :

« *Qu'est-ce que le Voile du Nucleolinus ?*

« *Quelle est l'origine de la Formation ?*

« *Quelle est la cause du déséquilibre ?*

« Sur la première je vous dirai : Pour vous le *Nucleolinus* voile ce qui vous est *Impensable* et *Impénétrable* ; il est la limite de votre sentiation.

« Pour moi, ce qui vous semble comme une extension extérieure, depuis l'endroit où Aoual a rencontré Devo, jusqu'au *Nucleolinus*, m'apparaît comme ce que la surface des vagues ondulantes de l'Océan est au nageur qui a plongé tant soit peu au dessous des eaux. Quand je regarde vers le centre, dans ce qui est voilé par le *Nucleolinus*, ce centre me semble comme les profondeurs de l'Océan où le calme va toujours en augmentant jusqu'au parfait repos, et je le vois sans limites, insondable !

« En comparaison de ce qui est recouvert par le voile que vous nommez Nucleolinus, tout ce qui existe des *états Pathétique*, *Ethéré* et *Matériel*, et dont l'immensité vous paraît inconcevable est comme le sol de votre terre, où croît la végétation, auprès des abîmes qui s'étendent de ce sol jusqu'à son centre de force pathétique.

« En centralisant mon être intérieurement, je vois s'écar-



ter devant moi, les uns après les autres, les voiles de raréfaction vitale, intellectuelle, spirituelle, pathétique et de gloire radieuse, et pour vous rendre aussi intelligible que possible ce qui est réellement inconcevable, tout ce que je puis vous dire est que ce qui est voilé est, auprès de votre plus brillante lumière, comme est à la lueur du ver luisant le soleil resplendissant du plein midi dans un ciel sans nuages !

« Sur la seconde question :

« Il est reçu de vous que la *Cause Cosmique* est l'origine du Cosmos ; cela est vrai pour la plus grande partie du Cosmos des matérialités ; la forme est bien due à la Cause Cosmique dans l'extension, mais non dans la centralisation. Il arrive souvent que l'on confonde la *Cause Cosmique* avec la CAUSE SANS CAUSE, sans considérer que celle-là est auprès de celle-ci ce qu'est la sphère centrale autour de laquelle roule votre septième planétaire en comparaison d'HALCYON LE DUEL qui représente les pôles de tout l'empire des sphères !

« Sur la troisième question, et ici la voix d'IARAF devint de plus en plus triste :

« Je vois sortir du centre des profondeurs immobiles et insondables un Etre plus radieux encore que le centre d'où il émerge. Il monte comme vous avez vu monter l'étoile du matin précédant le soleil dans la clarté de l'aube, et, à mesure qu'il monte en pénétrant dans l'expansion, le calme fait place à une agitation inquiète dont il est le centre. Car, celui qui monte ainsi, hélas ! est imparfait ; la passivité lui manque, et il est tellement puissant qu'à son seul contact il se produit un effort universel pour lui fournir ce qui lui manque.

« A mesure qu'il s'élève de degré en degré, tout s'éveille donc à l'activité et cet éveil est dû au désir Cosmique de procurer à cet Etre la passivité qu'il n'a pas. Voilà d'où viennent le mouvement, la sensation, la forme. La cause du



déséquilibre c'est la formation défectueuse du *Premier Formé*.

« Il y a beaucoup de dieux et de seigneurs, mais les efforts de toutes les Formations n'ont eu et n'ont qu'un seul but : classer, mélanger et reclasser la matière d'état en état, de degré en degré, de densité en densité, afin qu'elle reçoive de la CAUSE SANS CAUSE la passivité qui convient pour balancer l'activité, et qu'elle arrive à la fin qui est l'équilibre ».

— « Et cet être, *Premier Formé*, de qui vous parlez ? » demanda Agel.

Mais *Iaraf* ne répondit pas et fit semblant de n'avoir pas entendu. Il se tenait au milieu des Mages, dans la splendeur de sa beauté surhumaine, comme voilé d'un nuage de tristesse extrême. Nul ne douta de la vérité de ses paroles et les Mages murmuraient : « Qui sait ? peut-être est-ce de lui-même qu'il vient de parler ! »

— Nous vous en prions, dit Agel, exprimez-vous plus clairement.

— « Les forces de cet Etre, reprit Iaraf, forment une part du Pathétisme, de la Spiritualité, de l'Intelligence et de la Vitalité universelles. Ces forces manquent de passivité ; elles tirent donc continuellement, avec plus ou moins de violence, de la matière duelle et éternelle, ce qui leur est nécessaire pour la balance exacte de leur véritable dualité d'être. Il en résulte que par l'effet de chaque nouvelle classification et formation, la Matière, dont toute forme est construite, se trouve graduellement privée de sa passivité, parce que cette passivité a fourni ce qui leur manquait, aux forces universelles non équilibrées ».

Agel se rapprocha de lui pour lui dire :

— « Nous vous remercions de la connaissance que nous vous devons.

— « Quelle connaissance ?

— « La connaissance que nous ne savons rien ».



— « C'est le fondement véritable de toute connaissance », répondit-il.

Puis il se leva et partit.

Après un moment de silence pendant lequel les Mages étaient absorbés en leur pensée, *Aloun*, le principal Mage d'Aun, observa :

— « Quelque chose me dit que ce qui vient de nous être révélé contient la vérité. Il est clair que la matière manquera de plus en plus de passivité, et plus cette privation sera grande, plus grand sera le désir d'y remédier. Peut-être que la volonté et le désir collectifs de la Matière pathétisée, spiritualisée, intellectualisée et vitalisée deviendront assez puissants, assez irrésistibles pour surmonter tous les obstacles et arracher à la *Cause Cosmique* la passivité retenue. »

Et à la suite de cette mémorable séance, les quatre Mages principaux résolurent de se retirer dans la solitude afin de s'y livrer à l'étude, à la contemplation et d'obtenir le repos spirituel qu'elle procure.

Ils confièrent donc le soin de leurs gouvernements aux quatre qui les suivaient en ordre hiérarchique et ils rentrèrent eux-mêmes au milieu de leurs sujets en dissimulant leur rang. L'un se fit fabricant de bandes de sandales, un autre, fabricant de gâteaux ; le troisième colporteur et le quatrième lapidaire ; ils se perdirent dans la population d'une grande ville et, de temps en temps, quand leurs voisins semblaient les remarquer, s'attacher à leurs pas, soupçonner leur puissance, ils disparaissaient aussitôt pour une autre résidence.

Mais l'Hostile mit à profit leur retraite même, par un artifice nouveau : Iaraf produisit quatre émanations qui vinrent instruire les quatre nouveaux Mages chargés de remplacer les anciens et leur faire des révélations où la tradition très subtilement modifiée devenait un piège pour l'humanité, au lieu d'en être le guide salutaire.



L'un d'eux, celui qui était spécialement doué d'intellectualité, fut même plongé en extase sous prétexte d'être gratifié de révélations transcendantes,et, pendant son extériorisation, désintégré dans chacun de ses états d'être dont la passivité fut retirée. Quand Oannès, soupçonnant quelque manœuvre, vint éveiller les quatre nouveaux Mages enfermés dans la tour carrée et plongés en sommeil d'assimilation, chacun d'eux se trouvait possédé par l'une des émanations hostiles. Emerveillés des faux enseignements qu'ils avaient reçus, les nouveaux Mages se mirent à les répandre dans le peuple où elles se propagèrent rapidement.

Avertis de ces évènements les quatre principaux Mages quittèrent en hâte leur retraite pour reprendre leurs places ; de son côté, l'Hostile retira ses émanations des corps des Mages nouveaux, de peur qu'une fois démasquées, elles ne fussent désintégrées ; ces corps que l'on trouva inanimés dans la chambre haute de la Tour carrée furent brûlés par l'ordre d'Oannès : l'être qui avait pris possession de Mordecaï put être saisi et désintégré avec le secours de Tiphères, d'Aoual et de Marb.

C'est à ce propos que fut instituée la coutume de l'incinération ; les Mages et les Chefs tinrent conseil et décrétèrent que, jusqu'à ce que l'on pût trouver le moyen de préserver contre l'Hostile la passivité des molécules duelles libérées par la dissolution, on eût à brûler les corps de tous les animaux et ceux des hommes semblables aux animaux. Ils savaient que, par cette réparation soudaine et violente, les forces duelles localisées dans les molécules étaient absorbées dans les forces universelles d'où il était impossibles de les arracher individuellement On garda seulement les cendres de ceux qui, possédés par l'Hostile, avaient occupé un certain rang.

Les quatre Mages principaux se réunirent sur la convocation d'Oannès, pour examiner les doctrines répandues par



ceux qui les avaient remplacés et rétablir la Tradition véritable.

Voici ce qu'ils trouvèrent :

Mordecai disait : « Celui qui est, fut et sera, l'*Eternel*, l'*Unique*, *Impersonnel* et *Impénétrable* a fait lui-même, de rien, tout ce qui existe. »

C'était nier que la Matière fût coéternelle à l'Impénétrable, possédant ses propres forces pathétique, spirituelle, intellectuelle et vitale. C'était travestir l'origine Cosmique, faire oublier la possibilité du perfectionnement Cosmique à travers la continuelle évolution de la Matière, par la Formation et la Transformation.

Amoris (le Puissant, qui était Mage de Nimred), avait pour doctrine :

« Dans l'Unique Impersonnel, sont, furent et seront : Le *Générateur*, l'*Engendré* et un *Etre raréfié* qui a le pouvoir de se revêtir de la matérialité de la terre en des formes différentes de celles de l'Homme. »

« Ces trois êtres sont personnels ; l'*Engendré* est l'Auteur de toute forme ».

Ainsi est niée ou ignorée la pluralité des formations dont quelques-unes sont les antagonistes des autres, ou qui, encore, ont suivi des méthodes différentes pour atteindre le même but, comme l'ont fait *Brah Elohim* et *Aoual*. Ceux qui croiront à cette unité d'origine de toute forme, seront portés à considérer les Hostiles comme des êtres moins évolués ou moins favorisés qu'eux-mêmes, comme des frères que la loi de charité leur prescrit d'aimer, et cette fausse sentimentalité ne peut qu'encourager les ennemis les plus acharnés de l'Homme.

Quant au second point, sans doute, l'*Impersonnel* peut se manifester comme *personnalité* lorsqu'il est revêtu de matérialité, mais seulement à cette condition ; comment peut-il y avoir des personnes dans l'*Impersonnel* lui-même, comment la Trinité peut-elle être plus que sa manifestation ?



La doctrine de *Ralbe* (vainqueur de l'Hostile, mage de *Nfa*), est celle-ci :

« La première personne de l'*Impersonnel*, après avoir fui la terre avec l'aide de la deuxième Personne, a fait le corps de l'Homme du limon de la terre et a tiré son âme du Néant; dans cet être, il infusa la vie spirituelle. Par conséquent, lors de la dissolution, le corps doit retourner au limon dont il est sorti, tandis que l'âme est immortelle parce qu'elle est faite à la similitude de son Formateur, c'est-à-dire douée de connaissance, de pathétisme et de libre arbitre ».

Ainsi la place et le rôle de l'Homme dans le Cosmos sont complètement ignorés ou méconnus. Il devient un être dégradé, condamné à traîner sur la Terre une brève et misérable existence qui lui est accordée comme une faveur et après laquelle il revient au limon, tandis que le plus raréfié de ses deux états d'être a toutes chances d'aller souffrir éternellement, à moins d'une faveur rare et spéciale, en punition de la faiblesse de ses ancêtres, ou faute d'exprimer suffisamment sa reconnaissance envers son Formateur.

Ainsi les descendants de Kahi, qui est un avec IE la Formation d'Elohim, les descendants de Kahi placés sur ce globe, leur héritage, pour le régir et le développer, sont dépouillés de leur royaume, déchus de leur rang, de chef-d'œuvre de *Brah Elohim* dans le Cosmos, privés de la mission de rétablir l'équilibre dans la matière dense, par leurs formations et leurs progrès.

Enfin, *Neb* (le Seigneur de beaucoup d'êtres invisibles, Mage d'*Aun*) disait :

« L'Homme, à tout instant de sa brève existence encourt la juste colère de CELUI QUI EST, FUT ET SERA ; ses actions, même les plus nobles, n'ont aucun mérite ; si sage, si héroïque, si magnanime qu'il soit il ne doive attendre à la fin de leur vie d'autre sort que la dissolution ; la douleur dans le temps, l'annihilation pour l'éternité, voilà le sort de l'Homme ! »





Comme le but principal de l'Hostile a toujours été de subjuguer l'Homme et de le dépouiller, il tente, par ces deux dernières doctrines, particulièrement, d'abattre son courage en lui persuadant que la défaite et l'indignité de l'Homme collectif sont des décrets cosmiques, en le rabaissant à ses propres yeux jusqu'à la peur ou au découragement complet.

Ainsi, insidieusement, sous les apparences perfides de l'humilité et de la charité, ces faux Mages avaient creusé avec adresse, sous les pieds des simples, naïfs et sincères, une fosse où vont s'engloutir avec son intelligence, sa puissance et la force dont il a tant besoin pour défendre, pour reconquérir son héritage légitime !

Contre cet exposé, Oannès protesta par cette déclaration solennelle :

« Que notre mot d'ordre soit toujours : *Sois toi-même* ; c'est ainsi seulement que nous pourrons dire en vérité : « Dans l'unité avec *Brah Elohim*, je suis plus grand que ceux qui sont contre moi ! »

Et *Aoual* ajouta : « Aux plus évoluées des Formations, dans chaque degré de densité, appartient l'état avec lequel leurs organes les mettent en rapport normal : aux Ethérés, les Ethérismes, aux matériels raréfiés, les demeures matérielles raréfiées ; à l'Homme qui, seul, peut sensitiver la densité terrestre, appartient le domaine sphérique matériel avec lequel ses sens le mettent en rapport.

Les Mages rectifièrent comme suit, d'après leurs propres méditations, les doctrines que leur avait données *Iaraf* :

Le Mage de Nfa parla le premier :

« La déclaration que le *Nucleolinus* soit la limite de la sensitivation de l'Homme, me paraît erronée .Sans doute cette sensitivation a été ainsi limitée après que *Kahi* fut séparé d'*IE* et eût supporté ses nombreux rejets ; mais lorsque, par l'effet de leur mutuel désir *IE* pourra habiter en *Kahi*, lorsque celui-ci aura réussi à se mettre en rapport avec toutes les personnalités plus raréfiées de tous les états et degrés, alors



il pourra passer en *pleine conscience* depuis la densité terrestre jusqu'au Nucleolinus et il n'y aura plus de limites à la sensitivation.

« En ce qui concerne l'assertion que le manque de passivité et la défectuosité du *Premier Formé* sont la cause du déséquilibre Cosmique, elle n'est pas absolument fausse, mais *Iaraf* s'est plu à l'envelopper de mystère. Il est reçu des plus grands d'entre nous que la Puissance duelle, impénétrable et éternelle veut et doit se manifester, et qu'elle ne le peut que par son enveloppement dans la matière. Or, il est facile de comprendre que lorsque ce *qui pénètre* est sensitivé par ce *qui est pénétré*, ceci peut n'être pas prêt encore pour cette pénétration.

Il est concevable aussi que ce *qui pénètre* peut, une fois revêtu de façon à influencer son milieu, s'éveiller à une activité excessive afin d'exciter *ce qui ne répond pas*.

On peut donc dire mystiquement et symboliquement que la passivité a manqué dans le premier enveloppement, aux manifestations de l'*Impensable, Impénétrable*.

Il est aisé de comprendre encore que l'*Impénétrable, Impensable* peut avoir essayé de perfectionner sa méthode de pénétration pour être en affinité plus complète avec le *pénétré*. Il n'a jamais été mis en doute par les sensitifs et les contemplatifs de tous les temps, que le perfectionnement de tout ce qui est pénétrable ne soit accompli par la Transformation évolutive, et cela, depuis l'état le plus indivisible et le plus raréfié jusqu'aux densités du royaume matériel sphérique. Il est reçu que l'unité de la force duelle impénétrable est égale aux quatre forces localisées dans la Matière et que l'équilibre ou Ordre Cosmique, consiste dans l'union, par affinité, de l'une avec l'autre ; l'*Impénétrable*, dans son unité, cherche toujours, par son activité, à s'unir à la *Matière* pénétrable, qui enveloppe la Force divisée et localisée avec laquelle il est en affinité. Mais cette Matière éternelle, pénétrable, enveloppe de la force divisée et localisée,



tend, de son côté, à la passivité conservatrice, au maintien du *statu quo*, et, par suite de cette tendance conservatrice, inerte, elle ne répond pas suffisamment à l'activité, qui, par son rapport avec elle, cherche à tout pénétrer dans l'infinitude.

J'estime donc que IARAF, en nous disant : « Des profondeurs calmes de la centralisation, je vois monter un être qui manque de passivité », a parlé de façon à voiler sa conception ou sa connaissance ; je pense que, dans sa pensée intime, cet être qui monte et touche la matière de degré en degré, symbolise l'*Impénétrable*, quand il pénètre de degré en degré la matière en passivité, afin de l'éveiller à l'évolution.

Cette façon de faire du mystère est, selon moi, la preuve que cet être est quelqu'un des Hostiles. Sans doute, il est nécessaire de voiler ce qui est reçu pour le perpétuer plus sûrement ; il faut cependant le manifester à chacun suivant sa capacité intellectuelle ; il n'est pas légitime non plus, de se présenter dans un milieu où l'on n'est pas appelé pour y éveiller la mentalité et laisser ensuite inassouvie, la soif de connaissance que l'on a suscitée ».

A son tour, le Mage de Nfa, invité à formuler son avis sur les doctrines nouvelles, dit à l'assemblée :

« En ce qui concerne l'assertion que tout ait été fait de rien par une impersonnalité unique, elle dénature cette vérité que la Force formatrice capable de tout pénétrer et la Force localisée dans la Matière, sont une seule et même Force, et que, sans cette unité, il n'y aurait pas de manifestation possible.

Quant à la Trinité de Personnes dans l'unique Impersonnel, elle symbolise, selon ma conception : 1° *la Puissance formatrice duelle, éternelle* ; 2° *la Matière éternelle ;* 3° *et la Vie ou Vitalité* qui procède de la puissance formatrice à travers les forces localisées de la Matière éternelle ».

Le Mage de Nimred dit ensuite : « A ce que vous venez d'entendre, je n'ai que quelques mots à ajouter ;



Puisque l'*Impersonnel* est revêtu et manifesté, je tiens pour évident qu'il n'est plus en tant qu'*Impersonnel*. Du moment que ce qui fut l'*Impersonnel en Passivité* a pénétré la Matière et s'est manifesté par ce revêtement, il est maintenant *la Personnalité Cosmique*. Dans tous les degrés radiants des divers états de matière, capables de le recevoir, il est le *Pathos* du *Pathos*, la *Spiritualité* de la *Spiritualité*, l'*Esprit* de l'*Esprit*, la *Lumière* de la *Lumière*, la *Vie* de la *Vie*, et cela, non seulement dans les plus grandes raréfactions, mais jusque dans les états les plus denses ; non seulement dans leur ensemble, mais jusque dans chaque Formation ; non seulement en tout être individuel, mais jusque dans chacun des atomes duels, depuis les plus unis jusqu'aux plus séparables. C'est ainsi que, dans l'équilibre universel, le Cosmos entier sera une *Personnalité parfaite* en son intégrité universelle et infinie ».

Enfin Agel lui-même, le principal Mage, exprima comme suit son opinion :

« A l'égard de cette assertion que la Formation est un effet du déséquilibre, je tiens pour absolument certain qu'en tous cas, la Formation est le moyen le plus sûr que nous connaissions jusqu'ici pour pathétiser, spiritualiser, intellectualiser et vitaliser la matière.

Lorsque *Brah Elohim*, par l'intermédiaire d'*IE*, moula en formes la matérialité de la terre, ces formes durent, sans doute, être très variées parce que sa volonté était de ne laisser inutilisée aucune matière propre à la formation individuelle, de peur qu'elle ne fût utilisée par l'Hostile. Mais il est reçu qu'à cette époque il n'y avait ni dissolution, ni reformation ; le développement de chaque être se faisait suivant l'ordre ; la transformation n'était accompagnée ni de perte, ni de souffrance.

Si maintenant cet heureux état n'est plus, c'est par suite des machinations de l'ennemi ; si la transformation implique la dissolution, c'est parce qu'il compte sur cette dissolution



pour utiliser en faveur de ses propres desseins la matérialité séparée par violence.

Après cette conférence, les quatre Mages reprirent leurs places respectives dans les divers états pour y combattre de leur mieux l'effet de la diffusion des doctrines perverties. Oannès, de son côté, comme élève d'Agel, s'occupa tout particulièrement à instruire ses peuples par paraboles ; Vofhi, enseignait plus directement les Mages en les éclairant sur le sens véritable de la doctrine.

« La plupart du temps, leur disait-il, l'Homme peu évolué aide les Hostiles non par méchanceté, mais inconsciemment et par ignorance. Puisque vous êtes des Mages chez qui l'on doit trouver la Sagesse et puique les peuples ne peuvent en aucune façon comprendre la Langue sacrée ni recevoir ce qui, sauf pour nous, est *occulte*, il est de votre devoir de leur donner autant de lumière qu'ils peuvent en recevoir ; la Charité vous le commande.

— « Mais cette lumière, objecta un Mage de grande puissance, ne peut-elle pas éblouir, aveugler même ceux qui sont accoutumés au crépuscule ou à l'obscurité ?

— « Personne, répondit Vofhi, n'exige que vous soyiez des porte-flambeaux inconsidérés, courant à travers les cités pour projeter vos lumières à la figure de tous venants. Placez-la plutôt sur une hauteur afin que tous ceux qui sont de bonne volonté puissent aller vers elle et que les autres demeurent dans leurs souterrains, si bon leur semble ; voilà ce que vous prescrit la Charité.

Il est une langue sacrée, une et immuable comme la connaissance Cosmique elle-même qu'elle enveloppe. Les hommes peuvent paraître et disparaître, les nations peuvent prospérer ou s'écrouler ; l'Homme ou l'Hostile peuvent tour à tour dominer et gouverner ; les lois peuvent changer ; les mers peuvent remplacer les montagnes et les montagnes



s'élever au milieu des mers ; ceux qui gardent la connaissance Cosmique peuvent être condamnés à se cacher sous les plus humbles conditions, ou à s'enfuir pour échapper à l'Hostile ; mais, quoi qu'il arrive, *ce qui est, est à tout jamais*. Tout peut changer, tout peut s'évanouir, la vérité cosmique est immuable et éternelle, et l'Homme qui peut l'approfondir est lui-même dans l'Equilibre Immuable. S'il n'en était pas ainsi, la vérité ne serait pas Cosmique.

Dans les temps anciens, il y avait toujours, en chaque pays, quelque sage qui traduisait en langue vulgaire ce qui était utile à l'évolution des initiés, ne voilant cette connaissance qu'autant qu'il était nécessaire de le faire pour en éviter la vulgarisation. Voilà ce qu'il y a d'essentiel ; ce qu'exige la justice. »

C'est encore dans la bouche de Vofhi instruisant sur leur rôle les plus grands de son royaume que sont mises les paroles suivantes : « Une coutume s'est enracinée parmi nous, de se servir du terme d'*Occultiste* pour désigner ceux qui cherchent ce qui est caché. Ce terme me paraît erroné et bon pour amener la confusion :

Occulte signifie ce qui est caché à la mentalité de l'Homme et par conséquent inconnu de lui. Les Hostiles et ceux qui, trop souvent influencés par eux, ont une tendance au mysticisme sont véritablement des *occultistes*, car ils vivent et se meuvent dans le labyrinthe du mystère. Mais nous qui avons soif de connaissance et de vérité comme la terre desséchée a soif d'eau, nous sommes, par essence, *Anti-occultistes*. Nous n'étudions, nous ne travaillons, nous ne souffrons qu'afin que ce qui est caché dans les ténèbres de l'ignorance apparaisse à la pleine lumière de la raison et de la vérité ; notre désir ne sera comblé que le jour où l'Homme pourra dire : Dans le domaine sphérique matériel, il n'y a plus rien d'Occulte !

Cependant comme nous désirons l'union de tous les hommes, nous voulons éviter la dénomination d'*anti-occul-*



tistes indice de quelque hostilité. Adoptons plutôt le nom de *Chercheurs Cosmiques*.

Tels furent les efforts des premiers Chefs des grands empires pour conserver dans sa pureté la Tradition qu'ils tenaient des Premiers Ancêtres et que l'Hostile avait déjà réussi à dénaturer.

DEUXIÈME PARTIE

TEXTES COMMENTÉS

LES VIES D'OUTRE-TOMBE D'ATTANÉE OANNÈS (*suite*).

TROISIÈME PARTIE

LA RÉINCARNATION

Lorsque je m'éveillai j'étais dans une demi-obscurité et un homme à l'air majestueux était penché sur moi ; il me semblait l'avoir vu autrefois, mais où et dans quelles circonstances ; j'étais incapable de me le rappeler. Bientôt pourtant je reconnus en celui qui était penché sur moi avec anxiété le Roi-Mage, dans le premier-né duquel j'avais vu s'incarner les âmes duelles.

— Vous l'avez échappé belle, dit-il ; si le Prééminent ne vous avait pas surveillé vous auriez été certainement désintégré et séparé de la terre, mais à présent vous voilà sauvé de cette grande perte et de tout mal.

Alors, montrant une forme qui était de la matérialité azerte raréfiée et radieuse, à la similitude de celle que j'avais lorsque je quittai le palais du Mage à la fin d'une période de trente-six lunes, passée en sommeil et en veilles alternatives :

— Entrez, dit-il, dans le corps que je vous ai préparé et pour lequel je vous ai disposé vous-même pendant que vous dormiez, afin que vous n'ayiez pas besoin du repos de l'assimilation.



Aussitôt que je fus entré dans ce corps, par une infiltration facile et sans douleur, il me donna du pain et du vin réconfortants, et, plein de force et de vigueur, je me mis à lui offrir louanges et actions de grâce.

Mais, m'interrompant : « Ne perdez pas un instant en paroles, dit-il avec autorité ; hâtez-vous de rentrer chez vous. »

En même temps, par un effet de sa puissance occulte, je me trouvai dans la maison des veuves.

La nuit était calme, la nouvelle lune s'était levée, puis avait disparu sous l'horizon comme les joies et les espérances de la vie terrestre se lèvent puis disparaissent à jamais ; les étoiles brillaient dans le ciel et une brume légère qui les voilait leur donnait l'apparence de beaux yeux radieux obscurcis par des larmes.

Je traversai la cour extérieure qui n'était pas fermée, mais je ne rencontrai personne, j'entrai donc dans la deuxième cour, puis dans la troisième, où je trouvai deux serviteurs qui dormaient près de la porte ouverte.

Le cœur palpitant j'allai de chambre en chambre ; toutes étaient vides ! Ma-Vasha n'était pas dans la maison des Veuves ! Convaincu qu'elle était partie je repassai devant les hommes qui dormaient toujours et je sortis dans les rues de la cité.

Je marchais rapidement sans savoir où, impatient seulement d'avoir des nouvelles de Ma-Vasha, lorsqu'un garde de nuit m'arrêta.

— Il est contraire aux ordres du roi, dit-il, qu'un étranger erre pendant la nuit dans les rues de la cité. Qui êtes-vous et où habitez-vous ?

Je suis Oannès Attanée, votre roi ! allais-je répondre ; mais je me souvins que mon peuple m'avait connu vieillard à cheveux blancs argentés et j'avais maintenant l'apparence d'un jeune homme ! Je me souvins qu'on m'avait porté en grande cérémonie funéraire, avec larmes et lamen-



tations, sur le sommet de la montagne où les neiges ne fondent pas et qu'avant mon départ de la terre j'avais désigné aux Mages et aux peuples, celui qui régnerait à ma place s'ils l'agréaient. Je répondis donc :

— La loi du roi est sage mais je suis un étranger et je ne connaissais pas la loi ; conduisez-moi donc, je vous prie, en quelque endroit où je puisse reposer.

— Je vais vous montrer la maison des étrangers, répondit-il, vous recevrez là l'hospitalité. Si vous êtes riche vous donnerez ce que vous voudrez pour venir en aide aux pauvres étrangers, si vous êtes pauvre, aucun don ne sera attendu de vous.

Je réfléchis que je n'avais que les vêtements que je portais et que le Mage m'avait fournis ; en y portant la main machinalement j'y trouvai un sac de cuir contenant quelques pièces carrées en or, frappées au coin que j'avais choisi moi-même pour la monnaie de mon royaume. Il y avait aussi dans ce sac un petit morceau de papier plié.

La vue des pièces d'or me soulagea car je ne désirais nullement être un assisté du roi, je dis donc au garde que je ferais avec plaisir un don avant de partir.

Il me conduisit ainsi à la maison des étrangers où les veilleurs de nuit me pourvurent d'une chambre et de tout ce qui m'était nécessaire.

— Si vous étiez arrivé dans un autre moment, me dit-on, nous aurions pu vous offrir une chambre plus grande et plus confortable, mais cette nuit notre maison est pleine. »

Or, la maison des étrangers que j'avais fait construire moi-même était si grande, qu'elle n'était pleine de voyageurs que dans des circonstances tout à fait particulières.

— Est-ce pour assister à quelque fête que tous ces étrangers sont venus ici ? demandai-je donc.

On me regarda avec étonnement.

— Comment, vous ne savez pas qu'on devait célébrer demain le mariage de la fille du roi avec le fils du principal



Mage, qui surpasse en connaissance et en puissance tous ses semblables, mais que la mort subite de la veuve d'Oannès Attanée, notre feu roi honoré et bien aimé, a mis tout le pays en deuil de sorte que le mariage, qu'on ne retardera pas pour ne pas porter malechance aux fiancés, sera célébré sans réjouissances publiques. Demain matin, beaucoup de ceux qui sont ici retourneront chez eux, et vous pourrez choisir la chambre que vous voudrez. Mais qu'avez-vous ? vous pâlissez, vous tremblez ! Etes-vous malade ou trop fatigué ? Couchez-vous vite, je vais vous apporter quelque chose qui vous remettra.

— Je ne suis ni fatigué ni malade, répliquai-je, mais la nouvelle de la mort subite de la reine que j'ai vue, m'a bouleversé ; je n'ai besoin de rien ; seulement, asseyez-vous, je vous prie et dites-moi tout ce que vous savez concernant Ma-Vasha.

— Je ne sais pas grand chose, dit-il en s'asseyant, mais ce que je vous dirai mérite toute confiance car je l'ai reçu des lèvres d'un de mes proches parents, qui accompagna le médecin en chef du roi à la maison des veuves, où demeurait Ma-Vasha, l'ex-reine.

Il paraît que tout allait bien chez Ma-Vasha, qui n'avait jamais quitté la maison des veuves depuis la transition du roi, quand, il y a trois jours, il lui fut impossible de dormir ; sa suivante favorite lut à haute voix la chronique des reines et des dames nobles, mais elle voyait que la Reine était distraite et que son visage exprimait l'inquiétude, elle cessa la lecture et attendit tranquillement. Tout à coup ; — (dormait elle elle-même, ou était-elle éveillée, elle ne put le dire) — une splendeur illumina la chambre et elle vit descendre une forme enveloppée d'une aura aussi blanche que celle de Ma-Vasha ; or, elle savait que ces auras sont extrêmement rares.

Celui qui venait de descendre resta immobile près de la reine. C'était un très jeune homme d'une perfection de formes



peu commune ; son visage était beau et sympathique, son teint était olivâtre et dans ses grands yeux bruns il y avait une expression de tristesse profonde ; ses cheveux longs, soyeux et abondants étaient noirs comme la nuit, une calotte circulaire carminée, les couronnait ; une ceinture de la même teinte fixait à la taille sa robe blanche flottante.

Pendant qu'il se tenait ainsi debout, immobile et silencieux, la suivante vit la reine tomber dans un profond sommeil ; bientôt après, de la forme endormie émergea une forme semi-transparente de la teinte de la calotte et de la ceinture que portait celui qui se tenait debout auprès d'elle.

Cette forme qui était celle de Ma-Vasha, mais plus belle encore, entra, comme attirée avec force, dans l'aura lumineuse. Alors celui qui était descendu la couvrit d'un voile vaporeux, saphirin, argenté, exhalant une odeur exquise qui remplit l'appartement. Tirant ensuite de sa calotte carminée un voile subtil et ample d'une teinte saphirine, en forme d'écharpe, il en enveloppa ses mains, souleva dans ses bras la forme extériorisée et voilée de la reine et, toujours enveloppé de sa lumière d'aura, il monta lentement et disparut.

Aussitôt que la vision se fut effacée, la suivante reprenant ses sens, se précipita vers la couche où la reine reposait. Tout d'abord elle crut que celle-ci dormait paisiblement, mais en prenant sa main, elle la trouva d'une froideur glaciale et, en approchant la lumière du visage, elle vit que la reine avait cessé de respirer. Elle appela, on courut chercher le médecin du roi qui vint avec mon jeune parent, et c'est la suivante favorite de la reine, une jeune fille de naissance noble, digne de toute confiance, qui leur a raconté ce que je viens de vous rapporter.

— Je vous remercie, répondis-je brièvement car l'émotion m'étouffait presque, laissez-moi maintenant je vous prie, pour que je puisse me reposer.

Et il me laissa. Il me laissa à mes remords et à ma vaine douleur, car à présent tout était clair. C'était moi-même qui



avais cherché à communiquer seul avec Doh ; c'était moi qui de ma propre main droite l'avais reçu dans l'aura de Ma-Vasha avec laquelle il était entré en contact ; c'était moi et nul autre qui en parlant de Ma-Vasha et en offrant à Doh comme à un fils de revenir sur terre, l'avais mis en rapport direct avec elle.

Ainsi, tandis qu'Ad-Ad luttait avec les Hostiles et que je m'enfuyais vers la terre, Doh, revêtu de l'aura de ma bien-aimée, qui avait tout quitté pour me consacrer tout son être dans la retraite et la solitude, était descendu, avait entrancé, extériorisé et emporté son corps nerveux que j'avais livré à sa sensitivité ! Je compris bien vite qu'il était inutile de m'épuiser en vains remords ; — mon devoir et l'ardent désir que m'inspirait l'amour que j'avais toujours pour Ma-Vasha, bien que parfois ma soif de connaissance eût obscurci ma force pathétique, m'indiquaient la voie. Il fallait retrouver et, si c'était possible, délivrer Ma-Vasha ! mais comment ?

Mes pensées et mes conceptions se heurtaient dans mon cerveau, quand, subitement, le souvenir d'Ad-Ad me revint et je me rappelai qu'il m'avait conseillé de revenir chez moi, même avant d'avoir atteint mon but, et que son envoyé m'avait offert, avant que je fusse entré dans la région des Hostiles, de me ramener chez moi rapidement en m'emportant en état d'inconscience à travers la région des illusions. Je me souvins aussi que c'était Ad-Ad qui, en me secouant comme un lion secoue sa proie vivante, m'avait tiré d'un sommeil qui aurait été fatal à mon corps nerveux. Tout ce qu'on avait raconté sur son dévouement pour les passives sensitives de la terre me revenait à la mémoire. Aussi fus-je de plus en plus convaincu que s'il y avait un être qui pût et qui voulût venir en aide à Ma-Vasha, c'était le Prééminent.

Je pris la résolution d'essayer tout de suite de me mettre en rapport avec lui ; mais aussitôt une pensée me vint qui me fit perler des gouttes de sueur sur le front. Je pensai que les êtres qui sont dans des degrés d'être plus raréfiés n'aper-



çoivent la terre et les hommes qu'au moyen de la lumière réflective des passives et que la communication, les rapports entre l'homme et le monde des invisibles, dépendent de la pureté, de l'extension de cette lumière, du calme et de l'équilibre, qui ne peuvent être obtenus que dans la dualité d'être intégrale. En perdant Ma-Vasha j'avais donc perdu la possibilité de me mettre en rapport avec Ad-Ad comme, du reste, avec toutes les entités plus raréfiées que je ne pouvais sensitiver seul.

Il est vrai qu'un chemin m'était ouvert ; je pouvais essayer d'établir ce rapport par la loi ardue et dangereuse de la recherche occulte. Mais je savais qu'alors même que je gagnerais la victoire sur l'hostile, quand même je ne succomberais pas, comme cela était arrivé à tant d'autres, cette voie serait très longue, et alors qu'arriverait-il pendant ce temps à Ma-Vasha ?

Je pouvais aussi, sans doute, maintenant que la jeunesse et la force m'étaient rendues, prendre une sensitive passive et dans sa lumière réflective me mettre en rapport avec ceux que je ne pouvais sensitiver seul, mais par expérience je savais qu'une sensitive qui aurait été pour moi d'une grande valeur si j'eusse été libre et capable de lui offrir la véritable dualité d'être, serait maintenant plus qu'inutile parce que cet instinct infaillible qui prédomine chez les passives évoluées, lui ferait tout de suite découvrir que je recherche celle que j'aime.

Je pouvais encore me mettre en rapport avec des êtres dans un degré plus raréfié au moyen de l'aura d'un néophyte entrancé, mais je sentis, par une impression indéfinissable, que dans une telle aura je ne serais mis en rapport ni avec Ad-Ad, ni avec Doh.

Dès que les bruits divers de la maison et de la cour m'indiquèrent que les hôtes se préparaient à partir, je me levai et je cherchai celui qui m'avait parlé de la mort de Ma-Vasha ; l'ayant trouvé en train de prendre son repas



matinal, qu'il m'invita courtoisement à partager avec lui, je lui demandai :

— Et l'enveloppement extérieur de la Reine, où l'a-t-on déposé ?

— Auprès de celui du Roi mage Oannès Attané, répondit-il, dans la montagne, sous les neiges éternelles.

— Je donnerais beaucoup, ajoutai-je pour pouvoir parler avec la jeune fille noble qui fut la dernière avec la reine et qui raconta au médecin tout ce qu'elle savait. Non pas que je doute de l'exactitude de vos paroles, ou de celles de votre jeune parent, mais vous savez combien les relations de certains événements sont altérées par la répétition.

— Je n'y vois pas de difficulté, répondit-il, si vous donnez toutefois une raison sérieuse pour avoir cette entrevue, autrement, puisque vous êtes un étranger, son frère chez qui elle est rentrée depuis la perte de la Reine, demandera : « Pourquoi ce jeune homme cherche-t-il à avoir si vite des renseignements sur cet événement, puisqu'il est étranger ? »

J'eus l'idée de répondre : Je suis un proche parent de la famille d'Oannès et lorsque le roi vivait, je voyais Ma-Vasha et lui parlais, par conséquent il est naturel que je m'intéresse aux circonstances étranges qui, dit-on, l'ont ravie à la terre. » Mais je réfléchis qu'on me dirait :

— Si vous êtes allié à la famille d'Oannès pourquoi logez-vous dans la maison des étrangers ?

Je répondis donc :

— Je viens du pays d'Abiad et du centre des sages qui sont avec lui, par conséquent je m'intéresse beaucoup à tous les phénomènes psychiques et nerveux dont l'événement que vous m'avez raconté est un exemple important.

— Je comprends, répliqua-t-il, puis après un moment il ajouta :

— Puisque vous venez du pays d'Abiad vous avez peut-être rencontré la vaste procession de nos chefs et Mages



suivis de milliers de hauts personnages qui accompagnaient le corps de Ma-Vasha à son lieu de repos élevé et pur.

— Non, répondis-je, car je suis venu par un chemin de traverse.

Alors il se leva et sortit ; je me promenai dans la cour en attendant son retour avec impatience.

Bientôt je le vis rentrer et venir à moi rapidement :

— Suivez-moi, dit-il ; je vais vous conduire vers le frère de la jeune fille qui était auprès de la Reine.

Je le suivis à travers la cité dont chaque tournant m'était si familier et bientôt je fus présenté à Smalla et à son frère. Je la questionnai en toute courtoisie mais fort minutieusement sur ce qu'elle avait vu au moment de la transition de la Reine, et elle me confirma tout ce qu'on m'avait raconté. Elle fit l'aveu de la profonde impression que la présence de Doh lui avait produite et elle ajouta :

— Jour et nuit je vois encore la grâce et la beauté exquises de ce jeune être et partout il me semble revoir ses grands yeux bruns et tristes ; je donnerais tout ce que je possède et tout ce que je suis pour le voir de nouveau ; je voudrais que ce fût moi-même qu'il eût emporté et non la Reine, Ma-Vasha. »

Alors le frère de Smalla dit à celui qui m'avait amené :

— Cette vision a eu un mauvais effet sur ma jeune sœur car, ainsi qu'elle le dit, elle pense sans cesse à celui qu'elle a vu, et l'homme auquel nous espérions la fiancer lors du mariage de la fille du roi, est pour elle maintenant un objet de répulsion quoiqu'il soit sous tous les rapports son égal, fort capable, comme nous le pensons tous, de la rendre heureuse. »

Comme la jeune fille quittait la chambre je dis à son frère :

— Cet être par qui votre sœur est évidemment fascinée est des hostiles, autrement il n'eût pas privé Ma-Vasha de son enveloppe physique ; qu'il soit très puissant cela est prouvé par le fait même qu'il a pu entrancer celle qui autre-



fois était habituée à dormir sous le pathétisme puissant d'Oannès Attanée. Or, je suis profondément versé dans les mystères occultes, je connais mille phénomènes et je sais le danger que fait courir une telle fascination à une fille jeune et sensitive comme Smalla.

— Je suis absolument de votre avis, répondit-il, mais j'ignore comment la soustraire à cette influence.

— Si elle pouvait dormir en trance, répondis-je, et voir cet être non comme il paraît mais tel qu'il est, son attraction vers lui serait peut être changée en répulsion et ainsi tout irait bien pour elle.

— Ce que vous venez de dire semble la vérité ; mais qui pourrait lui montrer cet être tel qu'il est ?

— « Si vous le voulez, et si elle le veut aussi, je pourrais peut-être la conduire en sa présence sans qu'elle soit visible pour personne ».

Alors, après m'avoir regardé fixement pendant quelque temps, il me tendit la main en disant :

— « Je m'aperçois que vous êtes digne de confiance ; je vous remercie pour le grand service que vous avez offert de me rendre ».

— Il ne reste qu'à consulter Smalla.

Il nous quitta. Bientôt après il revenait avec la jeune fille qui me disait en me tendant la main :

— « Mon frère m'a dit que vous m'endormiriez de façon que je puisse voir cet être tel qu'il est ; je vous remercie de tout mon être ».

***

Le soir même j'endormis Smalla dans la maison de son frère. Aussitôt qu'elle dormit, je lui pris la main avec ma main droite, dont le degré nerveux avait tenu celle de Doh lorsque je le reçus dans la lumière d'aura de Ma-Vasha, et je lui dis :

— « Cherchez et trouvez celui que vous désirez voir et tenez ma main dans la vôtre pendant que vous faites le



voyage ; vous pouvez commencer en montant vers l'Orient ».

L'entrancée tint ma main dans la sienne et pendant un temps qui me sembla interminable, tellement ardent était mon désir de savoir si elle trouverait Doh, elle resta immobile et silencieuse.

Enfin, las d'attendre, je lui parlai.

— « Voyez-vous celui que vous cherchez ? » demandai-je.

— « Je viens d'entrer, dit-elle, dans un endroit qui est plein d'une lumière saphirine à flocons diamantins ; des vapeurs légères et délicates y flottent et leur arome exquis et rafraichissant remplit l'air. Sur ce qui me paraît être comme un nuage rose-clair, est étendu un être entouré de voiles semi-transparents si légers qu'ils semblent faits d'une matière plus délicate que la soie la plus fine. Mon regard ne peut pénétrer ces voiles bien qu'ils soient presque transparents parce que l'un cache l'autre; le premier est bleu saphirin, le deuxième or pâle et le troisième qui est à l'extérieur est carmin. Mais ce n'est qu'en les examinant de près que je distingue ces trois voiles de couleurs différentes car les couleurs sont si bien mélangées qu'elles donnent tout d'abord l'impression d'un seul voile blanc semi-transparent ».

— Voyez, si vous le pouvez, qui repose ainsi voilé sur le nuage rose.

Un instant après elle répondit d'un ton de vexation manifeste :

— Je vois maintenant. C'est la reine Ma-Vasha ; mais combien elle est changée !

Alors, mon cœur battant rapidement, je demandai :

— De quelle façon est-elle changée ? La reine a-t-elle de la peine ? Souffre-t-elle ? Quelque chose a-t-il altéré sa beauté ?

- Peinée ! souffrante ! défigurée ! s'écria-t-elle avec une impatience croissante. Si vous pouviez la voir comme je la vois vous ne poseriez pas de pareilles questions. Elle paraît avoir douze ans et sa beauté est telle que tout en ressemblant à la reine qui fut toujours jeune et belle, elle la surpasse en



beauté comme la statue achevée par le maître sculpteur surpasse la maquette d'argile. Ses lèvres entr'ouvertes dans le sourire d'un heureux sommeil, laissent voir ses dents semblables à des perles ; elle est comme une enfant satisfaite qui n'a rien à désirer.

Peut-être, pensai-je alors, Ma-Vasha dort-elle spécialement entourée et gardée dans le lieu de repos des âmes ; peut-être est-elle heureuse parce qu'elle me voit, bien que je ne la voie pas, parce qu'elle sait que, quoique je l'aie laissée seule dans la maison des veuves pendant les longues années, où j'ai été à la recherche de la connaissance utile à la terre et à l'homme, bien que je l'aie mise par mon imprudence en rapport avec celui qui l'a privée de sa vie terrestre pour lui ravir son propre degré de densité, elle sait qu'à présent mon unique pensée est de la délivrer de cet être nuisible, de ce roi des rois, de ce seigneur des seigneurs des ténèbres, et de la rendre à notre foyer terrestre !

Cette pensée me réconforta.

Faisant alors tout mon possible pour maintenir Smalla dans un état de calme, je lui demandai :

— Est-ce que vous voyez autour de Ma-Vasha d'autres formes semblables à la sienne ? des formes plus jeunes peut-être et ressemblant à des petits enfants qui reposent ?

— Il n'y a personne dans cet endroit, répondit-elle après un instant, ni alentour, autant que je puis voir, car les nuages roses sont trop légers pour voiler qui que ce soit, fût-ce un petit enfant et il n'y a pas d'autre endroit brillant. Mais la portée de ma vue est très limitée et au-delà je ne puis rien sententier.

— Restez où vous êtes, dis-je alors, et ne cherchez personne, ne faites que vous reposer.

— Ce n'est pas pour veiller sur Ma-Vasha que je suis ici, dit-elle avec humeur, mais pour chercher celui qui l'emporta et disparut en emportant avec lui toute la gloire

de ma vie. » Mais à peine achevait-elle ces mots qu'elle s'écria :

Tout va bien, je sens maintenant sa présence quoique je ne la voie pas encore.

Craignant qu'elle ne s'excitat et ne fût ainsi incapable de décrire avec exactitude ce qu'elle voyait et entendait, je mis ma main sur la base de son cerveau et lui dis :

— Ne sentientez rien, voyez comme si vous ne voyiez pas et entendez comme si vous n'entendiez pas.

Lorsque l'excitation fut calmée et qu'elle resta étendue blanche et immobile, j'ajoutai :

— Maintenant, dites-moi ce que vous voyez comme si vous décriviez exactement quelque chose qui ne vous concerne en aucune façon.

— Il entre dans l'endroit où repose Ma-Vasha en heureux sommeil, dit-elle d'une voix exempte d'émotion, celui qui est plus beau que tout fils de l'homme, beau d'une jeunesse éternelle ; la gloire, l'intelligence, illumine son visage et entoure sa tête comme d'une auréole ; il s'approche du nuage où repose la reine dans un triple voile ; il fléchit le genou devant elle.

Je tressaillis. Il fléchit le genou devant elle, répétai-je ; êtes vous sûre de ne pas vous tromper ? Etes vous certaine que celui qui vient d'entrer est le même que celui que vous avez vu dans la chambre de la maison des veuves, la dernière nuit de l'existence de la Reine Ma-Vasha sur la terre ?

— Qui pourrait le reconnaître sinon moi ? répondit Smalla, ne le reconnaîtrais-je pas entre dix mille ?

— Continuez, dis-je, dites-moi tout et ne laissez rien vous échapper.

Alors elle continua :

— Il fléchit le genou devant-elle et demeure très tranquille ; mais une lumière de joie envahit ses yeux bruns, jusqu'à présent si pleins de tristesse ; la reine ouvre ses grands yeux violets, profonds, frangés de longs cils dorés et se soulevant à demi, elle lui parle :



— « J'ai senti votre présence quoique vous n'ayiez fait aucun bruit. Qui êtes-vous ? vous qui êtes venu à moi dans ma douleur profonde et dans mon isolement et qui, m'enlevant tout souci, toute souffrance, toute fatigue, m'avez emportée doucement dans ce palais de repos où j'ai dormi comme une enfant heureuse, qui dort dans sa propre demeure ? »

— C'est votre palais, car vous êtes impératrice et toute puissante ici. C'est votre demeure car il ne peut rien entrer ici qui puisse troubler votre bonheur. Ma-Vasha, vous êtes ici aussi libre que la pensée. Oh, puissiez-vous dire : voici mon foyer de bonheur et de repos à jamais !

Ensuite, comme par un puissant effort il ajouta :

— « Vous me demandez : qui êtes vous ? Je ne vous cacherai rien, je ne vous tromperai en rien : — Je suis Doh ! l'Emanateur et le gouverneur de l'empire nerveux, celui que vous connaissez peut être sous le nom de Prince des puissances des ténèbres. »

Pendant qu'il parlait ainsi ses yeux étaient rivés sur le visage de la reine et tout son être semblait concentré en eux.

Elle le regarde comme une enfant étonnée et dit : Vous Doh ! Vous l'Emanateur et le gouverneur redouté de l'Etat nerveux ! Vous le prince des ténèbres ! puis ses lèvres coralines esquissent un sourire et elle lui tend la main.

Il se lève, prend la petite main blanche dans sa main brune mais fine, la porte révérencieusement à ses lèvres et une expression de joie ineffable transforme son visage.

— Vous savez qui je suis et cependant vous ne me craignez pas, dit-il d'une voix que la joie faisait trembler ; le dévouement d'une éternité de vies ne pourrait acquitter la dette de ma reconnaissance. »

Et cachant sa figure dans ses mains, de chaudes larmes tombent une à une sur les larges manches flottantes de son vêtement blanc.

— Eh mais, ne pleurez pas, Doh, dit-elle d'une voix

pleine de douceur et de compassion ; j'ai pleuré tant de larmes la nuit et le jour que je ne voudrais pas faire pleurer un autre alors même que ses larmes m'apporteraient le bonheur.

A ces mots il se lève, son visage est rouge et l'éclair de la colère brille dans ses yeux bruns dont les cils sont encore mouillés de larmes.

— Honte ! honte éternelle à celui qui vous laissa dans l'isolement et dans la douleur ; pour augmenter sa puissance et sa connaissance pour le bien de la terre et de l'homme ! Confusion éternelle à celui qui dans son ignorance vous mit en rapport avec un être tel qu'il me croyait, vous condamnant ainsi au tourment et à la perdition !!!

C'est par la lumière d'aura dont vous l'environniez continuellement au prix de tant de fatigues, vous la passive sensitive et seule ; c'est par cette lumière d'aura dérobée à sa forme que je vous ai vue telle que vous êtes et en vous voyant je vous ai aimée. Alors je suis descendu et je vous ai emportée chez moi ; je vous ai enlevée à la terre et aux hommes parce qu'ils ne sont pas dignes de vous.

Et comme se parlant à lui-même, il ajouta :

« Combien je voudrais que ma demeure fut plus belle, plus pure, plus digne d'être votre demeure ô Ma-Vasha ! »

En écoutant ces paroles de Smalla le calice de ma douleur et de ma peine s'emplissait jusqu'au bord, il déborda lorsqu'elle ajouta :

— Une musique douce et mélodieuse qui va et vient comme la brise du soir, a bercé la reine et l'endort ; le nuage rose sur lequel elle repose est imprégné, par l'attraction de Doh, sans doute, d'une atmosphère pleine d'étincelles saphirines et diamantines qui se meuvent dans un rayon de lumière comme les atomes se meuvent dans un rayon de soleil. »

Je compris en effet que l'attraction de cette atmosphère saphirine et diamantine signifiait la pénétration de l'intelligence grande et évoluée de Ma-Vasha, par une intelligence



telle que celle de Doh ; je compris qu'il y avait entre la mentalité qui avait été développée en elle sur la terre et l'intelligence que d'après la description de Smalla, ce rayon lui apportait, la même différence qu'entre la lumière d'une lampe et celle de l'aurore, et que cette intelligence pouvait être évoluée jusqu'à l'Etat d'Intelligence Libre par le pathétisme d'un être tel que Doh chez un être comme Ma-Vasha, ayant des aptitudes et des capacités si rares !...

J'éveillai Smalla. Elle se leva et quitta la chambre en silence, mais son visage exprimait nettement le mécontentement.

Accompagné du directeur de la maison des étrangers, j'allais rentrer dans la chambre où j'avais passé la nuit, mais il me conduisit à une chambre spacieuse et bien meublée laissée vacante par un riche marchand syrien, qui avait quitté la ville de bon matin. *(à suivre)*

TROISIÈME PARTIE. — PARTIE LITTÉRAIRE

LE CÈDRE DU LIBAN

SECONDE RÉINCARNATION DU CHALDÉEN (1)

Autour du grand cèdre, dont les branches les plus basses tombent jusqu'à terre, brûlent sept lampes. Elles ont respectivement l'éclat de l'argent, du saphir, de l'or, du lapis-lazuli, de la topaze rose et du rubis et leurs sept rayons en se mélangeant prennent les nuances d'un saphir pâle à reflets argentés, d'une émeraude à reflets dorés, d'une fleur de mauve, d'une rose de bengale striée de carmin et d'une rose sauvage.

Comme elles sont disposées de fa çon à projeter leur lumière vers la tige géante, le cèdre est comme enveloppé d'un arc-en-ciel. Derrière lui s'étend comme une ombre ; un voile d'invisibilité répandu tout autour ne laisse apercevoir aucun rayon de lumière extérieure. A l'est, au nord, à l'ouest, au sud, quatre hommes se tiennent debout, le visage tourné vers les quatre points cardinaux ; tous les quatre portent une longue robe et une coiffure cramoisies. Ces hommes sont *Alwyn*, *Héatané*, celui des quatre qui avait quitté avec *Aélon* la pierre d'équilibre, et deux des douze qui avaient également suivi Aélon.

Dans le cercle d'invisibilité, un homme tourne lentement autour des lampes : c'est l'Ermite de la caverne. *Alion*, vêtu de bleu foncé, se tient debout près du cèdre, la paume de ses deux mains appliquée sur la tige. Graduellement, une lumière semblable à l'aube du jour apparait dans l'arbre géant ; elle devient transparente, puis semi-lumineuse par elle-même, d'une couleur carmin clair, et enfin, au milieu de sa splendeur, apparait la forme d'une passive.

Alion pousse un cri de joie ; il a reconnu celle dont il avait, dans sa vision, tenu les mains dans leur jardin de cèdres ; il tend les bras vers elle, et, quittant la tige du cèdre, la dryade entre dans son aura. A ce moment on entend des voix

(1) La première réincarnation du Chaldéen fait l'objet du récit donné dans le numéro précédent : " l'Ile des Chênes. "



bruyantes ; des pas rapides se rapprochent du cercle : l'Hostile accourt sous la forme de ceux qu'endormit la berceuse de Sheba-el-Ma !

Rapidement l'Ermite entre dans le cercle des lampes et, indiquant du doigt une pierre sous l'une des grandes racines du cèdre : — Entrez-là, Alion, dit-il, entrez vite et reposez-vous dans la caverne jusqu'à ce que le danger soit passé.

Mais comme l'Ermite se baissait pour déplacer la pierre, une voix dit : « Les hostiles sont déjà dans le cercle d'invisibilité qui entoure vos lampes. Hélas, il est trop tard ! »

C'est la voix d'*Héatané*.

Vite Alwyn quitte son poste et s'avance vers les intrus ; sa pensée est de leur barrer un instant le chemin pour que l'Ermite puisse ôter la pierre.

En l'apercevant, ceux qui s'avancent crient à haute voix :

— Voyez notre chef un en dualité d'être avec *Alianah ;* saisissez-le et ne le perdons plus de vue !. .

Mais quand ils vont s'emparer d'*Alwyn*, un splendide arc-en-ciel efface le cercle d'invisibilité ; le nuage glacial qui flottait sur eux recule subitement en fuyant avec rapidité vers le sud ; une terreur indéfinissable s'empare d'eux, et tremblants ils s'enfuient à pas précipités. L'un d'eux cependant, avant de suivre ses compagnons, a lancé dans le cercle sa longue épée. L'arme, en traversant le cercle irisé, a perdu sa puissance occulte, mais elle est lourde et lancée avec toute la force de la furie ; *Alwyn* qu'elle atteint tombe renversé.

L'Ermite a écarté la pierre, et *Alion* est entré dans la voie étroite qui mène à la caverne du rocher ; maintenant, agenouillé près de la forme inerte d'Alwyn, il dit tristement à ceux qui se tiennent debout près de lui, le cœur serré :

— Elle est prise, hélas, la vie qu'Alwyn a offerte pour Alion.

— Non ! Alwyn vit encore !

Celui qui vient de prononcer ces paroles d'espoir est un étranger. C'est un adolescent vêtu d'une robe de toile blanche pure ; ses longs cheveux, blonds comme les blés, sont encore entourés d'une auréole irisée.

Cette auréole se condense autour du corps inerte d'Alwyn et s'étend sur lui comme un voile Alwyn se relève droit et fort, mais comme quelqu'un qui s'éveille d'un sommeil accablant ; il passe ses mains sur ses yeux et regarde anxieusement autour de lui.

· Pourquoi nous regardez-vous ainsi, Alwyn ?

— Parce que j'ai vu pendant un instant ma forme inconsciente étendue sur le sol à côté de l'épée qui l'a terrassée. Je luttais avec des ennemis puissants qui m'entouraient, lorsque subitement je fus enveloppé comme d'une sphère



irisée ; mes adversaires ont reculé, j'ai perçu leur rage concentrée, puis j'ai perdu connaissance et me voilà réveillé au milieu de vous comme auparavant.

— Non pas, Alwyn ! Non pas, Chaldéen !

Ainsi parlait une voix déjà lointaine qui venait du sud, et ceux qui l'entendirent, en regardant attentivement dans cette direction, virent un petit nuage irisé qui fuyait rapidement. Il semblait suivre le nuage irisé dont était enveloppé le jeune étranger parti avec Malek Zadek à la recherche de la fontaine scellée.

***

Dans la caverne de l'Ermite, *Alion* s'est étendu sur la couche où jadis il a reposé et il s'est endormi. *Alwyn*, penché sur lui, veille et fait bonne garde pendant six jours et six nuits selon le désir de l'Ermite. La caverne est fermée et personne, sauf l'Ermite lui-même, n'y est entré.

Six jours se sont écoulés depuis l'attaque infructueuse de l'Hostile, et cependant l'Ermite qui est entré dans la caverne à la suite d'Alion n'a pas reparu depuis le moment où il a ordonné à celui-ci de reposer en sommeil tandis qu'Alwyn veillerait.

Pendant qu'Alion repose sans autre mouvement qu'une légère pulsation, son aura violette, mêlée des rayons de lumière d'émeraude, illumine la grotte, mais la forme de celle qui a quitté la tige du cèdre pour entrer dans son aura n'y est plus. La première nuit qu'ils avaient passée dans la caverne, dès que la première étoile était apparue, Alwyn a vu la forme, dans son aura de carmin, quitter l'aura d'Alion ; elle semblait le faire à regret et comme attirée malgré elle par une force supérieure. Alwyn l'a vue passer dans la caverne intérieure à travers la porte fermée ; il n'en a pourtant éprouvé aucune inquiétude ; il sait que l'Ermite seul a pénétré dans le sanctuaire fermé et protégé. Il a veillé, pensant que peut-être elle reviendrait.

Le soir du sixième jour Alwyn quitte son poste et revient chez son père.

Le jour baisse de nouveau et les premières étoiles apparaissent encore lorsque la porte de la grotte intérieure s'ouvrait devant l'Ermite. Il est suivi de la belle passive qui est apparue à Alion dans sa vision et qu'il a reçue avec une telle joie, sortant de la tige du cèdre du Liban.

Comme ils s'approchent de la couche, Alion s'éveille et, d'un bond, se lève avec une exclamation de joyeuse surprise.

— Que vois-je ! quel miracle ! ma bien aimée ! et revêtue ! et une avec moi en chaque degré de mon être !

— Ce n'est pas un miracle, dit l'Ermite, j'ai toujours



préservé pour ce revêtement sa matière azerte la plus raréfiée et la plus radieuse ; pendant six jours et six nuits j'ai veillé, protégé et travaillé; à la veille du septième jour, voici que je vous amène votre bien-aimée dont vous êtes le repos.

Tournant alors son visage vers le sud et les yeux levés, il ajoute :

— J'ai fait votre volonté, Initié, vous qui m'avez conduit à la fontaine scellée; j'ai rempli ma mission, j'ai rendu à Alion la Dryade que j'ai protégée à travers les siècles.

Une brume argentine aux reflets d'iris voile sa forme majestueuse et tandis qu'Alion, serrant contre son cœur celle qui lui est rendue, l'emporte, triomphant, au palais qui sera leur demeure, l'Ermite, au vêtement blanc, dont les longs cheveux ont la couleur de l'orge mûre ondulant sous la brise de l'été, se dresse devant eux; et dans le silence de la vaste caverne on entend ces paroles mélodieuses :

« Tu es sans commencement et sans fin, tu as beaucoup souffert, tu as protégé loyalement, tu as travaillé sans cesse ; dors maintenant du sommeil réparateur en repos ineffable, ô Roi de Justice, ô Malek-Zadek! »



C'est au temps de la pleine lune d'octobre ; l'Ile des Chênes et les eaux qui l'environnent dorment dans le calme de ses rayons argentés. Du palais sort une longue procession d'hommes et de femmes aux robes flottantes d'une riche couleur bleue; ils sont suivis de jeunes filles vêtues de robes blanches et de tuniques bleues; leurs cheveux blonds ou chatain clair flottent comme un manteau sur leurs épaules; elles portent chacune une faucille à manche d'argent.

Les jeunes néophytes de l'ordre sacré s'arrêtent au pied des chênes où luisent les baies froides du gui. *Alwyn* est là debout au pied du chêne central, et sur la plus haute branche on aperçoit la boule énorme où *Aélon*, dans sa vision, aperçut l'enchanteresse.

La procession est conduite par *Alion* et *Alianah* ; la jeune archiprêtresse tient dans sa main une faucille à manche d'or.

La scène est splendide cette nuit-là dans l'Ile des Chênes que la lune illumine ! La procession défile à travers la forêt au son des harpes et au chant des harpistes ; les instruments à cordes, les cymbales et les tambourins marquent le pas des danses solennelles !

Lorsqu'*Alion* et *Alianah* entrent dans l'ombre du grand chêne, le chef barde fait vibrer les cordes de la harpe et chante :



En l'un de ces sommeils où le divin s'exprime,
La Dryade, l'archi-prêtresse Alianah, —
Notre Reine — a parlé, véridique et sublime,
Esprit qui dans le cèdre auguste rayonna

« Du chêne à la sève fertile
Le gui, parasite fatal,
Se nourrit ! De même l'Hostile
Prend notre fluide vital !

« Traversez la forêt qui chante.
Et pour Alwyn nous porterons
La Faucille pure et tranchante
En chœurs pieux autour des troncs.

« Pour Alwyn et pour ceux qu'il aime...
Et les druides vénérés
Iront frapper, d'un coup suprême,
Le gui sur les chênes sacrés.

« Et quand la lune sera blanche,
Quand l'Océan aura monté,
Le gui, tranché de branche en branche,
Sera mort pour l'Eternité ! »

Après que les ménestrels ont repris le refrain :

« Le gui, tranché de branche en branche,
Sera mort pour l'Eternité ! »

Alion reçoit la faucille d'or des mains de l'archiprêtresse et la remet en celles d'Alwyn. Quelques secondes s'écoulent, et la grande boule de gui tombe aux pieds d'*Alianah*. Au bruit de sa chute, les bardes font vibrer les harpes, et les jeunes filles pleines d'allégresse se dispersent, la faucille à la main, dans l'Ile des Chênes. Au lever du soleil il n'y avait plus une plante de gui dans la forêt. Toute la journée les jeunes hommes et les jeunes filles sont dans la joie, mais les chefs de l'Ordre veillent.

La nuit, une affreuse tempête s'élève de la côte, une grêle telle qu'on n'en avait jamais vu meurtrit et lacère tous les arbres. C'est contre le cèdre qu'est dirigée toute la force de la tempête, quantité de ses branches majestueuses succombent sous le poids des grêlons ou la violence du vent.

Alion veille, entouré hiérarchiquement. Il voit la forme de l'enchanteresse descendre vers lui dans un nuage luisant, et comme ses yeux rencontrent ceux de la magicienne, brillants de malice, elle lui dit : « Vous avez coupé le gui sur nos arbres dont il prenait la vitalité ; il n'y a plus de refuge pour nos

Dryades ; nous partons donc suivis des nôtres, mais ils reviendront comme hommes et assurément ils nous vengeront.

Au point du jour, *Héatané* vient vers *Alion* et lui dit :

— J'ai veillé toute la nuit, comme *Alwyn* me l'avait ordonné, sur l'*Ermite de la caverne*; il vient seulement de s'éveiller.

— A-t-il parlé?

— Oui, et voici ce qu'il a dit : « Allez vite vers *Alion* et dites-lui que la santé de la Dryade dépend étroitement de celle de l'arbre dont la vie est sa sustantion. Les grandes branches du cèdre du Liban sont brisées, l'Ile des Chênes n'est pas le séjour qui convient à votre bien-aimée ; éloignez-là sans retard et emmenez-la vers le pays du soleil levant. »

Au même moment des gens qui arrivent en courant s'écrient :

— Au sud de l'île, la côte est jonchée de corps inanimés ; ce sont les cadavres de ceux qui sont restés autour de la pierre d'équilibre ; beaucoup d'entre eux sont déchirés, défigurés, brûlés et mutilés, et la pierre d'équilibre est tombée !

Après le coucher du soleil un léger canot poussé par un vigoureux rameur quitte la côte sud-ouest de l'île. Un homme est assis au gouvernail ; une femme voilée est étendue sur un amas de coussins.

Dans le navire à voiles blanches on reçoit avec joie les passagers, et tandis que le rameur retourne vers l'île l'ancre est levée,puis le navire disparaît rapidement de la vue. Le timonier c'est *Alion*, la femme voilée c'est *Alianah* et le vigoureux rameur est *Alwyn*.

Lorsque celui-ci a regagné le rivage il se trouve entouré de l'Ordre sacré ; au-delà, parmi les chênes se presse la foule des insulaires, et lorsqu'*Alwyn* est proclamé Chef Hiérarchique, un cri de réjouissance s'élève de toutes parts.

— Ecoute ! ô mon fils, dit alors le vénérable chef, en jetant ses bras autour du cou de son fils et en pleurant de joie ; Ecoute ! La Pierre est équilibrée et nulle enchanteresse n'est plus sur elle ! »

Alors celui des quatre chefs qui avait suivi Alion demanda :

— Comment cela se peut-il puisqu'aucun être passif n'est un avec Alwyn ?

Et comme ils se regardaient avec étonnement, l'Ermite se dressa subitement devant eux :

— Vous demandez comment il se fait qu'au moment où les pieds d'Alwyn, notre Chef Hiérarchique, ont touché la terre ferme, la pierre de balancement fut équilibrée, quoiqu'il n'eût avec lui aucun être passif en dualité d'être. »

— En vérité,nous sommes curieux de le savoir ; nous nous demandions : comment cela peut être ?



Et l'Ermite répondit :

— Aucun être passif n'est nécessaire à Alwyn, notre Chef Hiérarchique, parce qu'il est en affinité avec la Passivité Universelle.



DANS LA CITÉ IMPÉRIALE

Dans une des pièces luxueuses d'un magnifique Palais de Rome, une femme va, vient, inquiète, s'approche de temps en temps près de la porte et d'une main nerveuse en soulève les rideaux de damas aux lourdes franges d'argent.

Un pas résonne dans le vestibule. Aussitôt la femme se jette sur une couche de la même couleur que les rideaux de soie et, fermant les yeux, simule le sommeil.

Les lampes ne sont pas allumées, la splendeur de la pleine lune inonde la chambre de sa froide clarté argentée. Jamais elle n'a brillé sur une forme plus belle, plus exquise, plus fascinatrice que celle de cette femme étendue, comme en sommeil sur cette couche aux teintes vert-pâle et argentées. Ses cheveux abondants, enroulés sur sa tête en maintes torsades, sont tellement blonds qu'ils paraissent presque blancs à la clarté de la lune ; son visage ovale et pensif est plein de séduction ; son teint rivalise avec la neige ; ses longs cils frangés s'abaissent sur la paleur de ses joues ; ses lèvres entr'ouvertes découvrent une rangée de dents aussi unies que des perles ; sa forme souple, élancée et d'un dessin idéal est esquissée plutôt que voilée par une sorte de gaze vert-pâle semée d'opales et de pierres de lune montées sur or blanc.

La porte de la chambre s'ouvre et donne passage à un jeune homme d'environ dix-huit ans.

— Poppée ! Poppée Sabina !

Personne ne répond ! Tout est silencieux ; on n'entend que le bruit de l'eau qui tombe dans la vasque de la cour intérieure. Habitués à la pleine lumière du vestibule, les yeux du nouveau venu distinguent à peine les objets éclairés à la vague clarté de la lune.

— Poppée ! Poppée !

Il écoute, pas de réponse ! Seul, le bruit léger d'une respiration douce rompt le silence et le guide ; il s'approche de la couche et tandis qu'il se tient debout à son côté, graduellement, comme sortant de la blanche clarté de la lune, apparaît la forme exquise et souple de la dormeuse si pleine d'une beauté subtile.

Le jeune homme tient dans sa main droite une mince couronne faite d'un cercle de pierres de lune et de nobles



opales ; sur le devant se dresse une fleur de pavot blanc en or émaillé, les feuilles écartées sont vert-pâle ; les pétales de la fleur blanche sont ornés de diamants et d'opales de sorte qu'ils étincellent comme des étoiles dans la lueur de la lune blanche.

Se penchant, il pose légèrement le diadème sur les cheveux blonds et le front blanc de la dormeuse :

— Poppée ! Poppée !

Les grands beaux yeux s'ouvrent et, rêveurs, rencontrent les siens ; de sa bouche arquée sortent ces mots : « Drusus — Néron — mon empereur ! »

Il s'agenouille auprès de la couche basse et serre passionnément dans ses mains les mains blanches et douces.

— Poppée Sabina. Mon impératrice !

— Et Octavie ? ?

Ces mots sont accompagnés d'un sifflement semblable à celui d'un serpent furieux ; mais les lèvres sont souriantes.

Le visage du jeune empereur s'assombrit.

Qu'importe si Octavie est ma femme ; Othon est votre mari !

Une expression de dégoût s'échappe des lèvres de Poppée, mais elle réplique avec calme :

— Ecoutez, Drusus ; je veux être Impératrice de Rome. Britannicus m'a dédaignée, il a été privé de l'accession au trône de votre mère, la femme de feu l'empereur Claudius ; vous régnez à sa place, et à mon instigation vous avez empoisonné celui qui a osé me mépriser.

Si je suis devenue la femme d'Othon, ce mariage n'était pour moi qu'une marche pour monter jusqu'au trône impérial. Il s'est montré grossier, faible, instable comme sa propre démarche. Vous êtes beau, vous, au contraire, vous êtes raffiné, d'extérieur au moins ; vous êtes ambitieux et peu scrupuleux, comme l'a prouvé l'empoisonnement de Britannicus : Vous me plaisez.

— Ne me parlez pas de Britannicus ; jamais je n'aurais été l'instigateur de cette mort du fils de Claudius si, par votre préférence affichée, vous n'aviez surexcité ma jalousie.

— Laissez les morts enterrer leurs morts ; vous n'êtes plus jaloux d'aucun homme, maintenant que vous savez que je vous aime.

A ces mots il se précipite pour serrer la belle Circé dans ses bras en une étreinte passionnée, mais quand il se penche sur la couche un frisson parcourt son corps et il recule en murmurant :

— Vous êtes la glace et le feu mélangés, ô ma Poppée !

— Je veux être Impératrice !

— Les Dieux me sont témoins que je partage votre désir ;

mais ma mère vous hait ; vous êtes la rivale de sa favorite, Octavie, qu'elle chérit comme si ses soins pour la fille de Claudius pouvaient réparer l'injure faite à Britannicus.

— Est-ce sur votre front que repose la couronne impériale, ou sur celui de votre mère ?

— Je porte la couronne d'or, mais la faveur du peuple couronne plus sûrement Agrippine.

— Il y a des princes de sang royal trop fiers pour accepter le titre d'Empereur sans en avoir la puissance.

Le visage du jeune empereur s'empourpre, et dans ses prunelles la séductrice voit briller un éclair concentré de colère mal réprimée.

— Il est vrai, murmure-t-il, entre ses dents serrées, l'Empire Romain est puissant encore, mais un empire divisé doit périr.

Poppée met sa main délicate dans celle de l'Empereur ; à ce contact le corps de Néron tressaille et il couvre de baisers ardents la main qu'on lui abandonne.

— Regardez-vous, dit-il, la suppression d'Agrippine comme nécessaire à la gloire du règne de Néron et à son bonheur ?

— Tant qu'Agrippine tient les rênes du Pouvoir, Néron, mon Drusus, n'est Empereur que de nom. Tant qu'Agrippine règne, Octavie est Impératrice de nom et de fait, car toutes deux sont indissolublement unies.

— Et vous me conseillez ?

— Je ne conseille rien. Je me sens intelligente, habile, fascinatrice ; je me sens douée pour être Impératrice de Rome, et je veux l'être !

— Votre volonté sera faite, je le jure, par Jupiter roi des Dieux.

Elle eut un rire mélodieux.

— Jurez-moi plutôt par votre propre vie et par votre ambition qui sont nos seuls dieux.

— Qu'il soit comme vous voudrez ; mais, n'importe par qui ou par quoi je jure, mon serment sera tenu ; — seulement...

— Seulement ?

— Je..... Je n'attendrai pas ! Je vous jure, mon amour, ma vie ! que vous serez impératrice ; toutefois, il faudra des mois peut-être, avant que cela puisse s'accomplir ; je ne puis retirer la couronne de ma tête pour la mettre sur le front de Poppée, car maintenant je serais impuissant.

— Je n'ai pas encore vu dix-sept printemps ; je peux attendre.

— Vous pouvez attendre, mais moi je ne le puis, s'écria-t-il avec passion. Sous tel serment que vous voudrez, je vous jure que, seule, vous partagerez avec moi les honneurs



impériaux, mais à une condition, c'est que vous vous donniez à moi sans attendre.

— Vous voulez des conditions ; soit ! Moi aussi j'en poserai. Je céderai donc à votre désir, je me soumettrai à votre volonté, à une seule condition et à une condition qui peut être accomplie tout de suite.

— Et cette condition ?

— C'est que vous donniez à votre général Suétonius Paulinus l'ordre d'attaquer immédiatement l'Ile des Chênes. C'est la forteresse des Druides, les adversaires les plus redoutables de la puissance Romaine et du culte de nos Dieux. Donnez l'ordre de déraciner les arbres, de raser les constructions, de réduire en poudre les pierres pesantes, d'enlever la pierre d'équilibre et de la jeter dans les profondeurs de l'Océan, et surtout....

— Quoi ?

— Qu'il ne laisse pas un être vivant, homme, femme ou enfant. C'est ma condition essentielle et irrévocable. En outre, je veux que cet Ordre soit chassé de la Gaule ou exterminé.

— Suétonius Paulinus décrit ces gens comme des pères excellents, comme des citoyens dévoués, amis de l'ordre. Il est vrai que d'abord ils ont essayé, comme les habitants de la Gaule, de conserver leur indépendance, mais à présent que nous sommes les vainqueurs reconnus, Paulinus les regarde comme des amis et non comme des ennemis. Et c'est agir sagement, à mon avis ; connaissant l'immense autorité et l'immense influence des druides sur le peuple, il encourage leurs sentiments amicaux.

— J'ai dit ! A vous d'accepter ou de rejeter ma condition ; c'est comme vous voudrez !

Ses yeux pleins d'éclat croisent les yeux de Néron et leur ardeur profonde lui fait tout oublier. Il n'a plus qu'une idée : satisfaire sa passion.

Consciente de sa puissance, Poppée lui présente alors un ordre écrit à Suétonius Paulinus.

— J'avais prévu ce qui arriverait, dit-elle, tout est préparé. Voyez, voici la cire, vous n'avez qu'à signer et sceller l'ordre ; dès que vous me l'aurez remis, je considérerai ma condition comme remplie :

La récompense vous attend.

Avant que l'aube du jour eût dissipé la pâle clarté de la lune, l'ordre était en route porté à Suétonius Paulinus par un messager rapide et sûr, et la femme d'Othon était la maîtresse de Néron.

Les brumes de novembre couvraient l'Océan, voilaient l'île des Chênes. L'Ermite se tenait debout sur le rivage à

l'endroit où *Aélon* avait abordé lorsqu'il était venu lui demander conseil. Sondant l'horizon, au-delà des sombres vagues grises qui se brisaient sur la côte, il semblait vouloir percer de ses regards la brume immobile.

La quille d'un bateau grinça sur le rivage ; un vigoureux rameur sauta à terre et fixa le canot ; une femme en descendit et se dirigea vers l'endroit où se tenait l'Ermite. Elle était vêtue d'une robe bleue à bordures violettes qui faisait valoir ses formes majestueuses ; ses cheveux chatain-clair, enroulés sur le sommet de la tête et fixés par des plumes d'aigle, portaient une coiffure carrée d'or fin.

— Vous désirez me parler, *Boadicea*, Reine des Icènes ? Qu'y a-t-il ?

— Demain, pendant la nuit, profitant de la brume et de l'obscurité, les troupes romaines conduites par Suétonius Paulinus débarqueront sur cette île. Il a reçu de Rome l'ordre de raser vos habitations et vos lieux sacrés, de déraciner tous les arbres de la forêt et de passer au fil de l'épée les hommes, les femmes et les enfants de l'Ile Sainte.

— En êtes-vous sûre ?

— J'ai vu l'ordre revêtu de la signature et du cachet de l'Empereur.

— L'ordre est-il écrit de sa main ?

— Non, il m'a paru écrit de la main d'une femme.

— Et vous venez ?

— Pour vous avertir. Pour sauver, si je le puis, *Alwyn* et son peuple.

— Avez-vous bien considéré ce que vous faites ? Avez-vous conscience que si votre démarche est découverte, elle sera regardée comme un acte de trahison et qu'elle pourra vous coûter la liberté, la vie même, peut-être.

Boadicea répliqua gravement :

— Pensez-vous que j'aie oublié qu'un officier Romain a enlevé ma fille Maluel et qu'un autre a voulu me priver d'Alciena ? N'est-ce pas Alwyn qui m'avertit du danger que courait Alciena et qui aida ma pauvre Maluel à revenir au lieu de sa naissance pour mourir, souillée, dans les bras de la mère qui l'enfanta ?

Maintenant que mon Alciena est l'heureuse femme de Marcedah qui l'a emmenée vers l'ouest,au pays de la liberté, et que Maluel dort dans le tombeau de nos ancêtres, la vie et la liberté d'Alwyn, celle de nos peuples ont pour moi plus de prix que la vie et la liberté.

— C'est bien et noblement parlé, Reine des Icènes. Dites-moi donc ce que vous pensez faire pour nous aider.

— Voici : Dès que le général romain et ses troupes se seront mis en route pour Mona, je lèverai l'étendard de la

révolte, des milliers d'hommes n'attendent que ce signal, et Suétonius devra revenir sur ses pas pour apaiser la sédition.

Ici, tous s'armeront ; Alwyn et les siens manieront contre les ennemis leurs longues épées dont la vue seule terrifie les légions. Dès qu'apparaît l'éclair qu'elles lancent, entre les mains de ceux qui savent et qui peuvent s'en servir, les légions hostiles reculent épouvantées et promesses ou menaces sont également impuissantes à les faire avancer contre ce qu'ils ont appelé : « La lumière des dieux ».

— Mais vous, Reine, vous serez la première sur qui la vengeance de Néron va tomber. Vous pouvez avoir fait le sacrifice de votre vie et de votre liberté ; avez-vous songé à celui de votre honneur !

— Mon rang et mon âge me sont une double sauvegarde.

— Comprenez mieux ce que je veux dire : si l'on vous menait enchaînée derrière le char de Suétonius Paulinus pour donner plus d'éclat à son triomphe ?

Le visage de la Reine des Icènes se couvrit de pâleur.

— Je n'avais pas songé, dit-elle, à ce déshonneur, mais maintenant j'ai une demande à vous faire. Donnez-moi l'une des plus puissantes de vos longues épées ; avec elle, je lutterai contre l'ennemi et, s'il le faut, j'en tournerai la force contre moi-même plutôt que de tomber vivante entre ses mains !

Silencieusement l'Ermite remit à la Reine une épée longue et légère qu'elle reçut avec empressement.

Et comme elle se dirigeait vers le bateau il ajouta :

— Savez-vous vous servir de cette épée ?

— Qui le saurait mieux que moi ? N'ai-je point posé le pied sur la pierre sacrée ?

— Il est vrai, vous êtes une des nôtres.

Avant d'entrer dans le bateau, Boadicea s'arrêta et se tournant vers l'Ermite lui dit encore :

— Est-il vrai, dites-moi, qu'à l'endroit même où tomba le gui qu'Alwyn a coupé avec la faucille d'Alianah, au pied du grand chêne central, un muguet a poussé qui reste en fleur en toute saison ?

— C'est vrai, maintenant même il y a du muguet où est tombé le gui.

— Il me reste plusieurs heures encore avant le lever du jour ; je vais aller jusqu'au pied du chêne pour cueillir les clochettes blanches et parfumées, et je les poserai sur le tombeau de Maluel. Peut-être la tête de sa mère viendra-t-elle se poser sur ce lieu de repos, avec les dernières fleurs.

— Entrez dans la caverne et reposez-vous ; j'irai moi-même au chêne, par le chemin de la caverne, vous chercher les fleurs blanches et parfumées.

— Merci, elles apporteront avec elles une bénédiction pour ma pauvre enfant.

∴

De Londinium à Camalodunum (1) la Reine des Icènes a remporté la victoire, et plus de soixante-dix mille Romains ou alliés sont tombés sous les coups de ses partisans.

Au moment même où Suétonius Paulinus poussait ses légions hésitantes vers l'Ile des Chênes, des messagers sont arrivés en toute hâte, sur des chevaux épuisés, couverts de sang et d'écume, lui annoncer le soulèvement des Iriobantes. Il a dû donner sur-le-champ l'ordre de retourner, et ses légions ont obéi bien volontiers, car ceux qui affrontaient sans peur les adversaires humains,craignaient des hommes à qui l'on attribuait une puissance surnaturelle ; ils redoutaient d'affronter « La Lumière des Dieux ».

La venue de Suetonius changea bientôt en deuil l'espoir des Iriobantes : Non seulement les villes perdues furent reprises, mais des milliers et des milliers d'hommes tombèrent sous les coups des légions. Quand les autres furent en fuite, le général Romain ordonna de poursuivre la Reine, promettant de grandes récompenses à ceux qui l'amèneraient saine et sauve. Il convoqua ensuite les principaux chefs Bretons qui n'avaient pas pris part au soulèvement et leur conféra des richesses et des honneurs en récompense de leur fidélité.

Ils étaient encore assemblés autour de lui quand un officier fut introduit dans la salle d'audience :

— Nous avons trouvé la Reine, mais hélas, elle est sans vie.

— Où et comment ?

— Sur le tombeau de sa fille, auprès de quelques fleurs de muguet dans leur enveloppe encore verte.

— La Reine a-t-elle été blessée dans la bataille ?

— Nous n'avons pas déplacé le corps, mais il paraissait n'avoir reçu aucune blessure.

— Par tous les dieux, dit Suetonius Paulinus se tournant vers les Bretons dont les visages exprimaient la douleur, je jure que je n'ai pris aucune part, directe ou indirecte, à la mort de Boadicea. Sans doute après la défaite de ses armées elle a mis fin elle-même à ses jours.

Se tournant alors vers l'officier :

— Ayez soin que le corps soit embaumé et revêtu des habits royaux. Nous l'emporterons avec nous à la cité Impériale.

Quand l'officier et ses suivants pénétrèrent dans la crypte

(1) Londres et Colchester.

où la malheureuse Maluel était enterrée, ils trouvèrent la lampe brûlant devant le tombeau sur lequel les muguets répandaient leur parfum délicat, mais le corps de Boadicea n'y était plus.

Pendant la nuit, l'Ermite, Alwyn et celui des quatre qui avait quitté avec Aélon la pierre d'équilibre, avaient porté le corps de la Reine à son lieu de repos, sous les muguets au pied, du chêne.

— Maintenant, dit Alwyn, allons vers le continent pour apprendre le sort de ceux qui ont été fait prisonniers.

Ils allaient, pensifs et silencieux, vers l'intérieur de l'île, lorsqu'ils aperçurent dans une clairière un groupe de guerriers vêtus comme les partisans de Boadicea ; Alwyn et ses compagnons en reconnurent quelques-uns.

— Nous nous sommes échappés, dirent-ils, et nous venons vous demander un refuge.

— Soyez les bienvenus.

Pendant qu'Haétané disait ces paroles, l'Ermite et Alwyn échangaient des regards et se taisaient.

— Cachez-nous, nous vous en prions, de peur que nous soyions poursuivis ; donnez-nous à manger, donnez-nous un gîte car nous sommes à peu près épuisés.

— Venez avec moi à la caverne du rocher ; personne n'ira vous chercher là et vous y trouverez des vivres avec un lieu de repos.

C'était l'Ermite qui parlait ainsi. Ordonnant à Haétané de rester là, pour le cas où d'autres viendraient encore chercher un refuge dans l'Ile, il dirigea avec Alwyn la petite troupe vers le rivage ; là ils trouvèrent des bateaux pour les transporter tous, une vingtaine environ, jusqu'à la caverne extérieure de la demeure solitaire de l'Ermite.

Ils refusèrent de se laver dans le bassin d'eau vive, mais ils absorbèrent avec bon appétit les mets simples quoique substantiels et le bon vin que leur servit leur hôte. Peu après ils s'étendaient sur des lits de feuilles sèches et des coussins, sous les couvertures de laine qu'on leur avait préparées et s'endormaient d'un sommeil profond à en juger par leur respiration lourde et régulière.

A l'appel de l'Ermite, Alwyn entra tenant d'une main une lampe qui brillait d'une lumière bleue et de l'autre une baguette. Il promena la lumière sur le visage des dormeurs et l'Ermite les examina avec soin l'un après l'autre, mettant sa main droite sur le cœur de chacun d'eux.

— Le bon vin fait son effet, dit-il ; s'ils étaient ce qu'ils prétendent être, nos réfugiés dormiraient pendant douze heures sans remuer. En cette occurrence, c'est à vous, en qualité d'Archi-Druide, qu'il appartient de les exorciser.



— Nous avons donc bien la même pensée : ceux dont ils ont les formes sont morts dans la bataille et les hostiles ont pris possession de leurs corps.

— Oui, et de plus je devine que ce sont les mêmes qui ont possédé ceux qui s'endormirent autour de la pierre d'équilibre au chant fatal de Reich-Sheba-el-Ma, et à la défaite de celle-ci ces hostiles ont laissé, froides et sans vie au bord de la mer, les formes qu'ils avaient prises.

Une heure après, une brume bleuâtre montait en spirales d'un encensoir allumé par Alwyn et remplissait la grotte de son parfum. Le jeune Archi-Druide continuait pourtant à laisser tomber un à un sur les charbons ardents les grains de la gomme précieuse et rare qui se transformaient en spirales bleues. Un cercle lumineux apparut enfin au-dessus des dormeurs. L'exorciste couvrit l'encensoir et le remit à l'Ermite puis dit d'une voix basse et sévère.

— Emissaires de Reich-Sheba-el-Ma, qui avez pris possession des corps de nos compatriotes morts sur le champ de bataille, sortez-en et n'y entrez plus !

Tout en disant ces mots il remettait aussi la baguette entre les mains de l'Ermite.

— Nous exorciserons ces êtres malfaisants, dit-il d'une voix basse et sévère, non par la puissance de la baguette mais par notre propre puissance.

Trois fois il répéta ces paroles ; alors, subitement les corps furent déchirés, brisés, éparpillés. Une à une les sombres formes glissèrent dans la brume bleue parfumée devant Alwyn immobile comme une statue et passèrent comme attirées dans le cercle lumineux.

— Vous ne pouvez pas vous échapper ! Notre volonté est que vous restiez et que vous serviez.

Un petit nuage luisant comme un morceau de glace descendit à travers la voûte de la caverne et s'arrêta au-dessus du cercle lumineux.

Aussitôt l'Ermite saisit par le bras le jeune Archi-Druide et le tira dans le passage qui conduisait à la mer.

Au même instant la voûte de la caverne était lézardée comme par un éclair en zig-zag, le sol tremblait avec un fracas qui retentit dans l'Ile des Chênes entière et la voûte s'effondrait ensevelissant les corps sous les rochers.

* *
*

La magnifique tente de Suetonius Paulinus était dressée au milieu du camp romain, sur la côte ouest du continent breton, en face de l'Ile des Chênes sur laquelle les troupes avaient l'ordre d'avancer dès l'aube.

Il était environ deux heures après minuit lorsque Africa-

nus Sabinus, lieutenant et ami du général en chef, fut appelé à sa tente.

Il trouva Suetonius assis sur son lit, pâle et défait.

— Asseyez-vous, Africanus ; je vous ai fait appeler à cette heure matinale pour que vous contremandiez l'ordre d'envahir l'Ile des Chênes et que vous ordonniez aux légions de retourner à Londinium.

Africanus Sabinus s'inclina, puis prenant la main de Paulinus, affectueusement :

— Vous êtes pâle et sans forces, dit-il, et votre main tremble. Plaise aux Dieux que vous n'ayiez pas été blessé par les rebelles.

— Je vous remercie de votre sollicitude ; — je n'ai pas été blessé.

— Qu'est-ce donc qui vous affecte ainsi ?

— Pourquoi vous le cacherais-je, à vous mon meilleur officier et mon ami le plus cher et le plus fidèle ? Cette nuit j'ai été réveillé par la sensation d'une lumière qui brillait sur ma figure ; en ouvrant les yeux j'ai cru voir un rayon de lune qui semblait entrer dans la tente, par une fissure ; rassuré, j'allais me rendormir lorsque je vis dans le rayon de lune apparaître une forme grande et majestueuse, entourée d'une aura carminée ; ses yeux, profonds et tristes, rencontrèrent les miens ; je reconnus Boadicea. Me dressant, je regardai la vision avec un étonnement mêlé d'effroi et je vis ses lèvres se mouvoir, j'entendis une voix me dire avec autorité :

— Ecoutez et faites attention, Suetonius Paulinus. Ne faites pas de mal à l'Ile sacrée ; ne touchez même à aucun de ses chênes car en eux reposent les corps nerveux des Draadas qui seront vos ennemies aussi longtemps que vous aurez l'être si vous détruisez leurs demeures. Vous pensiez m'emmener captive, en esclave, derrière votre char de triomphe ; vous me voyiez traînant mes chaînes par les rues pleines de curieux de la Cité Impériale. Mais à quoi servira votre bref triomphe, Suétonius, si, le jour où vos mains tachées de sang seront croisées froides et raides sur votre poitrine, votre corps nerveux est au pouvoir de la multitude des Draadas que vous aviez chassées de leur lieu de repos ?

Rendez-vous à l'évidence ; n'essayez point de vous persuader que vous ne voyez pas réellement la forme de Boadicea et que vous n'entendez pas sa voix.

Dominant la peur je répondis :

— Avant de croire que Boadicea est devant moi et que c'est sa voix qui m'avertit d'épargner l'Ile des Chênes, je demande un signe. Mes yeux vous voient ; mes oreilles entendent votre voix, il est vrai, mais il y a des désordres nerveux et mentaux qui nous assujettissent à des hallucina-



tions ; donnez-moi donc, si vous le pouvez, un signe qui me prouve que je ne suis pas victime d'une illusion.

Alors, sans un mot, elle dégaina une longue épée qui pendait à son côté et en dirigea la pointe vers moi. J'en vis sortir des rayons de lumière bleuâtre qui en me pénétrant m'engourdirent de la tête aux pieds ; je me trouvai dans l'impossibilité de faire un mouvement, l'usage de la parole seul me resta.

— Remettez votre épée dans son fourreau, dis-je, ô Druidesse, reine des Icènes, car je vous jure que je ne permettrai à aucun pied profane de fouler l'Ile sacrée.

Lorsque j'eus ainsi parlé, la forme se fondit graduellement et le rayon de lune s'évanouit.

Graduellement l'immobilité qui me liait disparut et dès que je pus me lever je vous ai envoyé chercher.

— Vos ordres seront exécutés, mon général ; au lever du soleil nous serons en route pour Londinium.

— Et que pensez-vous de ma vision ?

— Que vous faites bien de ne pas molester les Draadas. Vous parliez tout à l'heure d'une fissure par laquelle avait pénétré le clair de lune ; regardez, il n'y a aucune fissure dans votre tente et toute la nuit d'épais nuages ont voilé les cieux.

Au lever du soleil les légions étaient en route pour Londinium et leur général était porté sur une litière, faible et las, au milieu d'eux.

La surprise des habitants de l'Ile des Chênes fut grande lorsqu'ils virent les cohortes se retirer. Cependant l'Ermite qui avait passé la nuit avec Alwyn près de la couche de muguets sous laquelle reposait le corps embaumé de la Reine, dit à l'Archi-Druide :

— A présent Boadicea reposera en Draada dans la tige du Cèdre du Liban consacré par le repos d'Alianah. A nous de protéger son lieu de repos, cela dût-il nous coûter la vie, car cette nuit la Druidesse, reine des Icènes, a sauvé l'Ile des Chênes et ses habitants visibles et invisibles.



C'est la nuit où la caverne du rocher s'est effondrée ; Poppée dort dans les bras de Néron. Tout à coup, au grand étonnement et à l'effroi de son amant, elle devient d'une froideur glaciale ; maintes fois il l'appelle, maintes fois il frotte ses mains, ses pieds blancs et immobiles. Trois heures s'écoulent ainsi. Tout à coup elle se dresse pour entonner un chant étrange aussi monotone que la voix des vagues qui par un temps calme viennent mourir sur le rivage. Fatigué par l'anxiété et la veille, Néron s'endort bercé par l'étrange



chanson monotone qui sort toujours des lèvres pâles de Poppée. Une brume glaciale se condense sur lui et l'enveloppe ; lorsqu'elle se dissipe *la vitalité lui a été retirée et son enveloppe reste seule* !

Des lèvres blanches de Poppée sort alors un appel d'évocation et bientôt la chambre est remplie de nuages obscurs qui de temps en temps lancent des sombres éclairs, puis ces nuages se concentrent autour de la forme inanimée du jeune empereur comme l'a fait la brume glaciale.

Avant l'aube les nuages ont disparu ; la veilleuse seule éclaire la chambre. Néron se lève et revet ses riches vêtements aux parfums rares et subtils. Il approche de la forme rigide de Poppée dont les lèvres murmurent encore le chant étrange, et mettant sa main droite sur la base de son cerveau, il lui ordonne de s'éveiller, de s'éveiller à une vie où tout souvenir du passé soit à jamais effacé.

Elle ouvre les yeux ; la chaleur de la jeunesse et la plénitude de la vie raniment sa forme tout à l'heure blanche et rigide, et lorsque leurs yeux se rencontrent dans un regard long et pénétrant, leurs lèvres disent simultanément :

— Reich-Malek !

— Reich Seba Ma !

***

Le lendemain de l'effondrement de la caverne, Alwyn et l'Ermite reposent dans la grotte intérieure où Alianah a été revêtue.

— Ecoutez, Alwyn, dit l'Ermite ; un néophyte dont la clairvoyance est réelle a raconté ce matin au point du jour, dans son sommeil, des faits du plus haut intérêt.

Et l'Ermite redit point par point ce qui était arrivé à Poppée et à Néron.

— Si mon néophyte, ajouta-t-il, voit l'avenir aussi juste que le présent, il n'y aura pas d'empereur qui souillera la pourpre impériale de plus de sang et de plus de crimes que Néron.

— De quels crimes prédit-on qu'il sera coupable ?

— Il est prédit qu'il assassinera sa mère Agrippine qui, par amour pour lui, tua son mari l'empereur Claudius, et que, ravi par sa beauté, il déshonorera le corps qu'on aura confié à sa piété filiale ; il accusera faussement et répudiera sa femme Octavie et la fera assassiner ici, dans l'Ile où elle sera exilée ; il enverra à Sénèque, le philosophe, son ferme appui, l'ordre de mort signé de sa propre main ; il tuera sa femme Poppée ; il mettra le feu à sa propre capitale ; il bannira de son empire tous les hommes vertueux ; son général le plus brave et le plus fidèle, lui-même sera condamné à mettre fin à ses jours.

— Si cette prophétie est vraie, dit Alwyn en soupirant profondément, parmi ceux qui liront l'histoire de Néron et de ses crimes,il y en aura peu qui sauront que le jeune fils d'Agrippine fut sous l'influence néfaste de Reich Sheba Ma ; peu devineront que le monstre noirci par des atrocités et des crimes inhumains, fut Reich Malek, l'un des rois Hostiles ; peu sauront que, retirant la vitalité du jeune empereur avant qu'il eût atteint sa dix-huitième année, le démon a séparé son être, pris possession de sa forme inanimée et régné à sa place. En vérité, la postérité devinera peu la vérité.

Il en est, en effet, bien peu qui se rendent compte de la subtilité des Hostiles et de leur puissance sur l'homme La perte de l'humanité, c'est l'ignorance et non l'iniquité volontaire. Une fois que les yeux des hommes seront ouverts aux ruses et aux subtilités des Hostiles, une fois qu'ils sauront leur influence plus ou moins absolue, le déséquilibre mental, moral, nerveux et nervo-physique qu'ils provoquent, et leur obsession, les hommes travailleront sans relâche à la restitution de la vraie sagesse qui ne peut être préservée et transmise qu'en *Ordre Hiérarchique*.

Sans cet ordre, nulle lutte efficace ne peut être soutenue contre Doh et ses émissaires visibles ou invisibles, et ce sont eux les auteurs, les instigateurs, les directeurs de tous les maux qui remplissent la vie de l'homme de douleur, de souffrance et de déséquilibre.

Néron n'est qu'un type accentué de milliers d'êtres jugés et condamnés par la postérité ; comme la sienne, leur destinée a été réglée dans les bras des Poppées terrestres que tient dans la zone d'influence *Reich Sheba Ma !...*

VARIÉTÉS

Le Spiritualisme en Allemagne.

Le spiritualisme semble prendre en Allemagne des proportions qui inquiètent le gouvernement lui-même ; d'une part on écrit de Berlin : 7 février (*par dépêche*). — L'empereur a reçu hier M. de Windheim, président de la police, et M. Faber, maintenant général de l'Eglise protestante, avec lesquels il s'est occupé des mesures à prendre pour mettre un terme aux faits qui se produisent depuis quelque temps



dans le domaine de l'obscurantisme (guérison par la prière, spiritisme).

On mande encore de Berlin :

L'épidémie de « prière » qui sévit dans la haute société de Berlin a aussi appelé l'attention de l'empereur sur le spiritisme contre lequel il a l'intention de sévir.

Avant de recourir à des mesures coercitives, Guillaume II priera plusieurs savants de publier leur opinion et d'éclairer le public. En même temps la police interdira les séances publiques, notamment l'évocation des spectres.

Il est curieux de rappeler qu'au début de son règne Guillaume II était lui-même un fervent adepte du spiritisme.

C'est même ce qui avait permis au général Waldersee de prendre un grand ascendant sur le jeune empereur ; il y avait, à l'état-major dont il était chef, un capitaine Mueller qui était passé maître dans l'art de faire tourner les tables.

Ce capitaine depuis lors a disparu, et Guillaume a changé d'opinion sur le spiritisme.

D'autre part, dans l'Allemagne du Sud, la ville d'Agram se trouve partagée en deux camps acharnés jusqu'à en venir aux coups et aux procédures d'excommunication, à la suite de la propagande spirite faite avec grand succès par un certain Dr Hin Ravûs ; un journal de Vienne (*Wiener Morgen Zeitung*) parle longuement et avec feu, de ce qu'il nomme le *danger spirite* en faisant appel aux foudres officielles, et du côté des spirites on parle déjà de martyrs tout prêts au sacrifice.

AVIS

Avec ce numéro finit la première année de la Revue Cosmique.

Ceux de nos abonnés dont l'abonnement est terminé sont priés de vouloir bien adresser leur renouvellement pour l'année qui commence en Avril, à M. Chacornac, libraire-éditeur, 11. Quai St-Michel, à Paris (Ve).

Pour la France, les quittances seront présentées par la poste, après le 20 mars, aux personnes qui n'auront pas adressé de mandats.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA PREMIÈRE ANNÉE

PREMIÈRE PARTIE

Entretiens sur la Doctrine Cosmique



SECONDE PARTIE

Reproduction des textes anciens.



PREMIER LIVRE : *L'Ascension dans les régions de l'Invisible.*

DEUXIÈME LIVRE : *Le voyage de retour.*

TROISIÈME LIVRE : *A la recherche de Ma-Vasha.*

TROISIÈME PARTIE, LITTÉRAIRE

Les visions d'Amen



VARIÉTÉS

QUATRIÈME PARTIE.

QUESTIONS ET RÉPONSES

BIBLIOGRAPHIE
